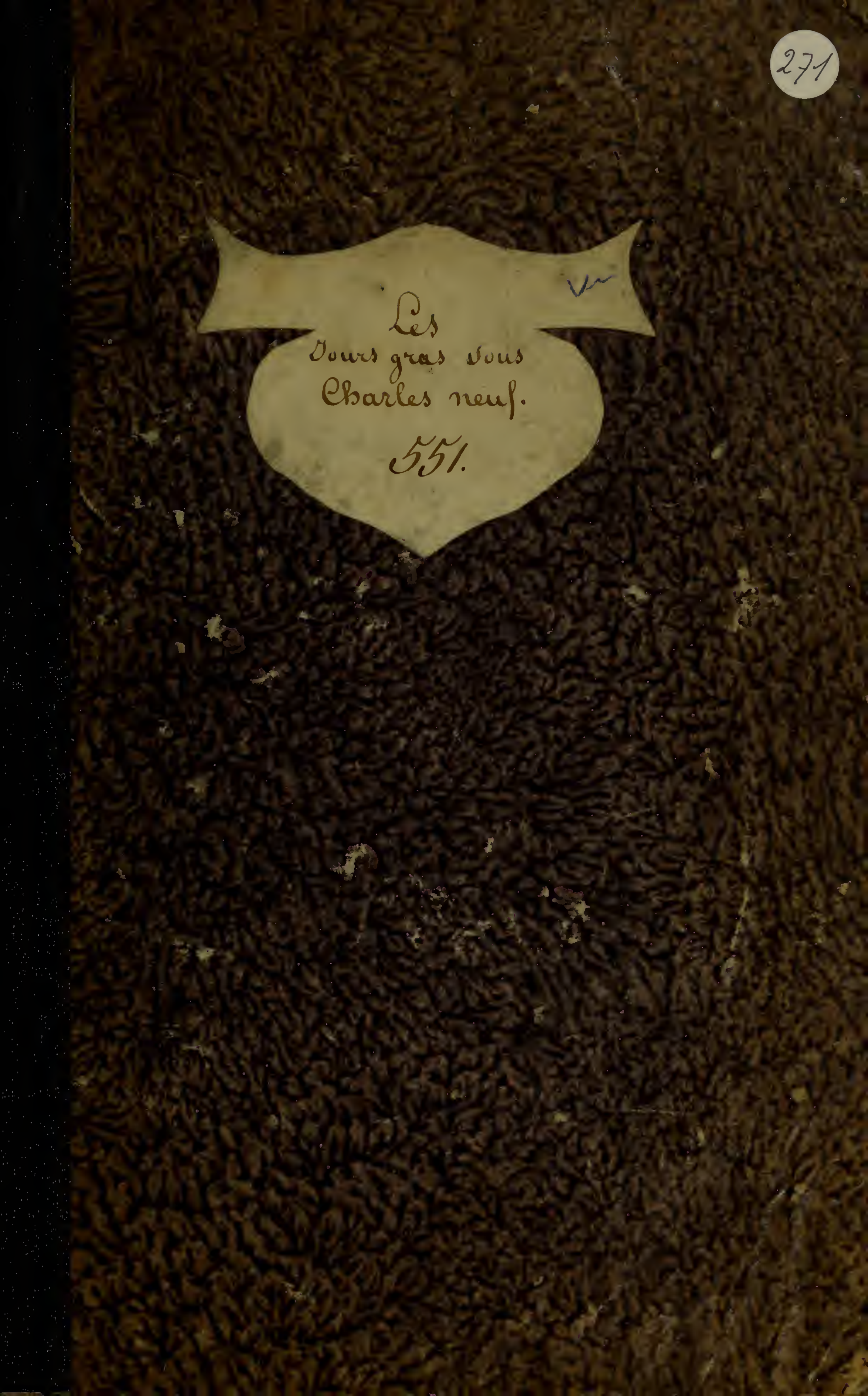
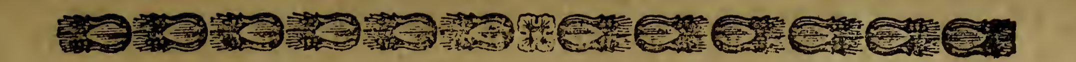

271
Les
Jours gras sous
Charles neuf.
551.



LES JOURS GRAS
SOUS CHARLES IX,

DRAME HISTORIQUE EN TROIS ACTES,

551.

Par MM. Cockroy et Arnould,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE NATIONAL DU VAUDEVILLE, LE 8 NOVEMBRE 1832.

PRSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES IX.......... ..	M. FONTENAY.	UN OFFICIER............	M. BALARD.
HENRI DE NAVARRE.....	M. ADRIEN.	UN GENTILHOMME.......	M. PROSPER.
LE DUC D'ALENÇON......	M. ÉMILE TAIGNY.	UN HUISSIER............	M. CASSEL.
LA MOLE, favori du duc d'Alençon..................	M. VOLNYS.	MARGUERITE DE NAVARRE	Mme ALBERT.
LE COLONEL DES SUISSES.	M. DEROUVÈRE.	RENÉ, frère de La Mole.....	Mme THÉNARD.
MONTFERRIER.......	M. HIPPOLYTE.	CONJURÉS.	
RUGGIERI...............	M. ARMAND.	GARDES SUISSES.	
		MASQUES.	

ACTE PREMIER.

Une salle autour de laquelle sont suspendus divers costumes de bal. A gauche, sur le premier plan, une porte masquée; sur le second, une croisée. A droite, au premier plan, une autre porte masquée; un peu au fond, un comptoir sur lequel sont des gants, des masques, des fioles renfermant des essences, etc. Une grande porte au fond.

SCENE PREMIERE.

RENÉ, *appuyé sur un canapé. Il a sur le visage un demi-masque, et s'enveloppe d'un manteau noir, très-court et sans broderies, qui laisse voir dessous un costume élégant. Un peu au fond,* DEUX PERSONNAGES, *dont l'un est déguisé en devin, l'autre en riche cavalier.* RUGGIERI, *qui achève d'habiller ce dernier.*

RUGGIERI. Le col rabattu, à l'italienne... c'est cela. (*A René, qui fait un geste d'impatience.*) Pardon, mon gentilhomme : je suis à vous dans l'instant. Ce n'est point parce que ces habits sortent de ma boutique, mais je vous jure, foi de Florentin, que notre roi Charles IX, à qui Dieu donne meilleure santé, n'en a pas de plus riches. Là !... j'ai fini : vous pouvez rejoindre votre mascarade. (*Les reconduisant.*) Bonne chance ces trois jours gras, voisins. j'irai chez vous mercredi enterrer le carnaval.

SCENE I[illegible]

RENÉ, RUGGIERI.

RUGGIERI. Me voilà prêt à vous servir, mon jeune gentilhomme.

RENÉ. C'est bien. Cette fenêtre donne sur la rue?

RUGGIERI. Vous voyez.

RENÉ, *à lui-même, après avoir ouvert la croisée.* Au même étage; c'est cela.

RUGGIERI. Vis-à-vis la vieille hôtellerie des *Quatre Fils Aymon.*

RENÉ. Il n'y a dans la maison d'autre escalier que celui-ci?

RUGGIERI. Pas d'autre.

RENÉ. Point de double issue?

RUGGIERI. Non, mon jeune seigneur.

RENÉ. Tant pis.

RUGGIERI. Pardon, je ne comprends pas.

RENÉ. Écoute-moi. (*Il s'assied et dépose sur le canapé sa toque et son manteau.*) Un jour, c'était un dimanche gras, comme aujourd'hui, un jeune gentilhomme masqué, comme je suis là, se présenta chez un parfumeur, astrologue, empoisonneur; un homme de ta profession, enfin, et lui dit: « Mon maître, tu aimes l'argent et tu n'en as pas. Eh bien! je peux t'en faire gagner plus en un jour que tu n'en gagnes en six mois, et tu ne courras ni la chance de la corde, ni celle du bûcher. Il s'agit de me rendre un service. J'ai besoin de ta maison pour une heure, de ta maison tout entière... veux-tu me la céder? » En disant ces mots, il lui jeta une bourse.

RUGGIERI. Santa Madona! pleine d'or?

RENÉ. Et le marché fut conclu.

RUGGIERI, *à part.* Laisser échapper une aussi forte somme!.. Mais ce gentilhomme qui est là avec sa femme! (*Il indique le premier plan à droite.*) Qui diable s'en doutera? il ne sortira qu'à la nuit.

RENÉ, *se levant.* Maître Ruggieri, vous êtes bien long à me comprendre.

(Il lui jette une autre bourse.)

RUGGIERI. J'ai saisi parfaitement. Le marchand acepta la proposition (*allant vers le premier plan à gauche*), et montra au jeune seigneur une porte invisible qui conduisait dans un cabinet. Au moindre bruit, en poussant un ressort, on pouvait s'y cacher.

RENÉ. C'était inutile, puisqu'on était seul.

RUGGIERI, *regardant à droite.* Oh! mesure de précaution. Au reste, dans cette maison, rien de ce qui se disait dans une chambre n'était entendu dans l'autre.

RENÉ, *frappant contre les boiseries avec sa sarbacane.* Oui, mais n'y avait-il qu'une porte?

RUGGIERI, *à part.* Diavolo!... (*Haut.*) On n'en connaissait pas d'autre, monseigneur.

(Il va prendre son manteau et son chapeau.)

RENÉ. Où vas-tu?

RUGGIERI. Le conte ne dit-il pas que, les conditions acceptées, le marchand montra l'heure et se retira aussitôt? (*Saluant.*) Mon gentilhomme... (*Au moment où il se relève, il reçoit une boulette sur la figure.*) Oh!

RENÉ. Qu'as-tu donc

RUGGIERI. Oh! un peu plus, j'étais aveuglé.

RENÉ. Que veux-tu dire?

RUGGIERI. Juste dans l'œil. Monseigneur s'amuse?

RENÉ. Tu rêves, sans doute.

RUGGIERI. Je suis pourtant certain d'avoir reçu une balle sur le visage. C'est monseigneur avec sa sarbacane.

RENE, *lançant un regard du côté de la croisée qui est restée ouverte.* Ah! (*Il fait un signe d'intelligence, et cherche autour de lui.*) Vous êtes fou, maître Ruggieri.

RUGGIERI. Non, mais presque aveugle. Elle doit être à terre. Eh! *per Dio!* la voilà, j'en étais sûr.

RENÉ. C'est bien... donne.

RUGGEIRI. Une balle de papier...

RENE. Donne, te dis-je.

RUGGIERI. C'est un singulier passe-tems...

RENÉ. Tais-toi

SCENE III.

RENÉ, LA MOLE, *il a un manteau noir et un demi-masque comme René;* RUGGIERI.

RENÉ, *mystérieusement, à La Mole, sur le devant de la scène.* Tous tes ordres sont exécutés, frère. (*Lui remettant la boule de papier.*) Voici ce qu'on t'envoie.

LA MOLE. Merci, René. Dès que tu auras vu entrer quelqu'un ici, tu iras m'attendre au Louvre, chez monseigneur d'Alençon, mon maître et le tien; mais ne lui dis pas que tu m'as vu.

RENÉ. Ne me renvoie pas, frère tu ne m'as pas confié tes secrets, mais j'ai peur quand je ne suis pas près de toi. Laisse-moi veiller autour de cette maison; personne ne me remarquera, je te le jure.

LA MOLE. Tu as peur, enfant? et pourquoi? Qui t'a dit que je courais un danger? M'as-tu jamais vu m'occuper d'autre chose que de plaisirs? Pourquoi trembler toujours pour moi?

RENÉ. Oh ! c'est que notre vieux père est mort, notre mère morte aussi ; c'est que je n'ai plus que toi au monde, vois-tu : et que je t'aime.

LA MOLE. Et moi ! René ! mon bon frère !... Que nous sommes enfans tous deux !... Va m'attendre au Louvre.

RENÉ. C'est ta volonté, frère, ce sera la mienne.

(Il lui indique la porte que lui a montrée Ruggieri.)

LA MOLE, *refermant la porte du cabinet après en avoir examiné le ressort.* Maître Ruggieri, combien avez-vous de dominos roses ?

RUGGIERI. J'en ai vingt noirs, monseigneur.

LA MOLE. Eh bien, il m'en faut pour demain cinquante de la couleur que je vous dis.

RUGGIERI. Vous les aurez.

LA MOLE. Ce sera une charmante mascarade. Ah ! n'oubliez pas, en sortant, de fermer la porte de la rue lorsqu'on vous le dira.

RUGGIERI. Monseigneur peut être tranquille... Il suffit de la tirer pour qu'elle paraisse fermée.

LA MOLE. N'importe ; faites ce qu'on vous ordonne.

RUGGIERI, *à part.* Du tout... du tout... s'il prenait à l'autre la fantaisie de sortir !

LA MOLE, *bas à René.* Dans une heure, j'irai te retrouver au Louvre.

SCENE IV.

LA MOLE, *regardant sortir René.*

Pauvre enfant !... son inquiétude est bien naturelle, il n'a que moi au monde. (*Il déroule la boule de papier qu'on lui a remise, et lit.*) « Sans vous connaître, nous nous sommes engagés dans une entreprise où nous risquons notre tête, s'il est vrai qu'Henri de Navarre réclame le secours de nos épées, faites-nous voir, comme vous nous l'avez promis, la reine de Navarre qui sert d'intermédiaire entre vous et lui, alors nous serons prêts. » Ils font tous la même demande. Marguerite ! la tromper ainsi ! Dieu m'est pourtant témoin que je l'aime !... pour cette fois encore, il le faut... (*Il tire ses tablette et écrit.*) « Vous la verrez dans un instant à cette croisée. » (*Il fait une boule avec ce papier, va à la croisée, fait un signe, et lance le billet avec sa sarbacane.*) Bien, la voilà à son adresse.

SCÈNE V.

LA MOLE, MARGUERITE, *elle est en domino et masquée.*

MARGUERITE. Voilà une sentinelle qui se tient aux aguets, et qui se laisse surprendre.

LA MOLE, *ôtant son masque.* Elle n'a qu'un regret, c'est de n'avoir pas été surprise plus tôt.

MARGUERITE, *sur le devant de la scène, s'appuyant sur La Mole, et lui remettant son masque qu'il jette sur le canapé.* Il n'y a pas de ma faute. J'ai donné en passant dans une telle masse de peuple et de bourgeoisie, qu'il m'eût été impossible de vous voir, si je n'avais pris des rues détournées, au risque de me perdre. Pourquoi changer chaque fois le lieu de nos rendez-vous ? Aujourd'hui chez Ruggieri ; il y a trois jours, chez Zamet.

LA MOLE. Ne pouvons-nous être observés ?

MARGUERITE, *en riant.* Oui, mais je vous demanderai un guide alors ; car je ne connais pas tous ces quartiers où vous me conduisez.

LA MOLE. Celui-ci vous paraît-il aujourd'hui moins gai que le quartier du Louvre ? On n'y voit à la vérité ni jeunes gentilshommes, avec leurs pages à livrée, leurs varlets bariolés, ni belles dames au balcon, ni garde française ou suisse frappant le pavé de leurs hallebardes ; mais n'admirez-vous pas toute cette bourgeoisie désespérément brave, frisée et godronnée, qui a déserté les maisons pour s'entasser dans les rues ? qui parle, crie, et se heurte tout à la fois, se précipite sur les pas d'un homme parce qu'il a un masque sur le visage, et rit aux éclats, comme si tout-à-coup elle était devenue folle ? J'aime ce bruit, cette ivresse, cette foule sans ordre, où chacun dit son mot, où tout le monde est compagnon.

MARGUERITE. En vérité, à vous entendre, on serait tenté de se mettre à la croisée pour voir tout cela.

LA MOLE, *allant vers la fenêtre.* Ne riez pas, madame, je gage que dans cette rue, d'ordinaire si triste, il passe quelque masque, car j'entends du bruit.

MARGUERITE, *faisant quelques pas vers lui.* Laissez ; je ne suis pas curieuse.

LA MOLE, *il se place près de la croisée, en s'effaçant un peu, de manière à n'être pas vu.* Sur mon ame, ces gens ont singé nos seigneurs de la cour.

MARGUERITE, *s'approchant un peu de la croisée.* Vous n'y pensez pas, de vous exposer à être vu.

LA MOLE. En voilà un qu'à ses larges épaules, à son gros ventre, à sa jambe épaisse, on pourrait prendre pour le duc de Mayenne.

MARGUERITE, *qui est arrivée près de la croisée.* Vous êtes fou, monsieur de La Mole... Continuons ensemble vos observations, elles m'intéresseront peut-être.

LA MOLE, *mettant un genou en terre.* Oh! pardon, belle dame; je suis coupable... Quel homme à ma place s'occuperait d'autre chose que de son bonheur!...

MARGUERITE, *lui tendant la main qu'il embrasse.* Oui, je serais en droit de me fâcher; car, en quelque lieu que nous soyons, il faut toujours que je vienne vous chercher à la croisée. (*Ses regards se portent en face.*) Relevez-vous, on nous a vus...

LA MOLE. Vraiment?

MARGUERITE. Relevez-vous, vous dis-je. Là, en face, il y avait du monde derrière les rideaux.

LA MOLE. Vous croyez?

MARGUERITE. J'en suis sûre.

LA MOLE, *à part.* Moi aussi. (*Haut, en fermant la croisée.*) Oh! quelque voisin, qui probablement ne s'occupait pas de nous. Eh bien! daignerez-vous m'accorder un pardon que je mérite si peu? Daignerez-vous oublier mes folies pour ne vous souvenir que de mon amour?...

(Il a conduit Marguerite près du canapé, et s'est assis sur des carreaux à ses pieds.)

MARGUERITE. Le méritez-vous?

LA MOLE. Non; car je suis si heureux quand je m'assieds à vos pieds, comme cela, tenant une de vos mains dans les miennes, que rien ne peut m'absoudre d'avoir retardé d'un instant cette félicité si pure. Je voudrais que la mort me surprît ainsi, Marguerite...

MARGUERITE, *lui passant la main dans les cheveux.* Monsieur de La Mole, voilà encore une mascarade qui passe.

LA MOLE. Ne vous raillez pas de moi, madame, à moins qu'à ce prix mes torts ne soient expiés.

MARGUERITE. Entendez-vous ces ris, cette gaîté?

LA MOLE. Oui; ils sont ivres de joie, moi, de bonheur. Laissez-les passer, Marguerite, laissez-les. Ces acclamations ne vous semblent-elles pas, comme à moi, un bruyant concert, qui rend nos amours plus tendres, plus cachés, plus seuls? On dirait qu'un monde entier nous sépare de la foule; car nous ne parlons pas la même langue; nous n'avons pas les mêmes pensées; nous sommes à nous, à nous seulement. Ces cris qui retentissent jusqu'ici donnent à notre isolement plus de charme encore. C'est un ravissement indicible qui s'empare de l'ame, et qui la transporte au ciel.

MARGUERITE, *riant.* Oh! n'allons pas si loin... Vous avez lu cela dans quelque vieux roman de chevalerie!... (*Lui prenant la tête sur ses genoux.*) Ne te fâche pas à ton tour... Je suis folle et rieuse, tu le sais; mais je n'en trouve pas moins tes paroles douces, elles n'en résonnent pas moins dans mon cœur. Eh mon Dieu! crois-tu que je ne sois pas heureuse, moi, qui te vois là... à mes pieds... qui comtenple à loisir cette tête charmante, dont je ne voudrais jamais me séparer? car elle sera toujours à mes côtés...

LA MOLE. Vous l'aimez trop, belle dame, pour qu'elle vous quitte jamais...

MARGUERITE. Je n'ai pas une tendresse égale à la tienne, n'est-ce pas? Je n'ai pas comme toi un langage qui persuade... mais je t'aime, et je t'aimerai tant, et je te le dirai tant, que tu le croiras.

LA MOLE. Marguerite!... ma reine bien-aimée!... Pourquoi faut-il qu'ici seulement vous puissiez me parler avec ces douces paroles!...

MARGUERITE. Gardons-nous de rien laisser paraître au Louvre. Je tremble que quelque chose de tout ceci n'arrive à l'oreille du roi mon frère.

LA MOLE. Comment.

MARGUERITE. Mme de Sauve a des soupçons, si j'en puis juger par quelques mots qui lui sont échappés. Oh! sois tranquille... on ne parviendra pas à nous séparer.

LA MOLE. Mme de Sauve! la plus adroite coquette de la cour et la plus dangereuse!...

MARGUERITE. Je ne serai pas en reste avec elle. Tant qu'elle s'est bornée à tromper mon pauvre frère d'Alençon, qui est bien l'homme le plus innocent qu'il y ait dans ce royaume de France, et à lui donner pour rival heureux le roi de Navarre, sans nuire à personne, j'ai gardé un religieux silence. Un amant en titre, un autre préféré en secret, cela se voit tous les jours, et elle a quelquefois été moins scrupuleuse. Mais elle s'est attaquée à moi; ma vengeance ne s'est pas fait attendre. Hier, au bal masqué, pendant que mon frère le duc d'Alençon cherchait partout sa belle maîtresse, j'ai entendu deux voix qui me sont parfaitement connues, celles du roi de Navarre et de Mme de Sauve, se dire: « A

demain : j'y serai. » Il ne m'en a pas fallu davantage. Le lieu du rendez-vous? je l'ignore ; mais un billet envoyé ce matin à mon frère l'a instruit de tout ce manège, et il doit être sur leurs traces!

LA MOLE. Que dites-vous? c'est à moi, son favori, son confident, son serviteur dévoué, que monseigneur a confié ce soin.

MARGUERITE. Il pouvait mieux s'adresser, vous en conviendrez ; mais je suis bien sûre que sa jalousie ne le laissera pas en repos, et qu'il s'est mis de son côté en campagne, jurant Dieu, comme le roi notre frère, et se promettant de tirer de cette perfidie une vengeance éclatante. Ah! ah! ah! s'il parvient à les découvrir! Voyez-vous d'ici nos deux amans tout occupés de leur tendresse, dans quelque maison écartée, et la figure du duc d'Alençon qui vient se placer entre eux. Le roi de Navarre confus, mon frère criant, Mme de Sauve qui tombe en faiblesse, qu'on emporte chez elle à demi évanouie. Ah! ah! Elle passe une nuit affreuse, je vais la voir demain matin, je me charge du raccommodement, si elle veut se taire; elle accepte, et rien à l'avenir ne vient troubler nos amours.

LA MOLE. Je vous admire, ma reine. C'est vous qui auriez dû négocier la paix entre la cour et les huguenots.

MARGUERITE. Peut-être. Il n'y a dans cette affaire que le roi de Navarre qui soit à plaindre. Je le crois véritablement amoureux de Mme de Sauve; et bien qu'il ne se donne aucune peine pour me cacher sa passion, je m'en veux de le chagriner ; car après tout c'est mon mari.

(On entend remuer la serrure de la porte à droite.)

LA MOLE. Quelqu'un ici ! qu'est-ce donc? (*Il cherche à ouvrir le cabinet de gauche.*) Oh! maudite serrure!... Ne sortez pas.

(Au moment où la porte retombe sur Marguerite le roi de Navarre paraît.)

SCENE VI.

LA MOLE, HENRI.

LA MOLE. Le roi de Navarre!

HENRI. La Mole!

LA MOLE. Sire. (*A part.*) C'est dans cette maison qu'il a donné rendez-vous à Mme de Sauve?

HENRI. C'est vous, monsieur de La Mole.. (*A part.*) L'a-t-on envoyé pour me surprendre?

LA MOLE, *à part.* C'est ici que le duc d'Alençon viendra le chercher!...

HENRI, *à part.* Comme il est embarassé!...

LA MOLE, *à part.* Nos gens en face qui peuvent entrer et le voir!...

HENRI, *à part.* Il a l'air aussi penaud que moi...

LA MOLE, *à part.* Et Marguerite qui est là!...

HENRI, *à part.* Ah! je devine... il était ici avec quelqu'un... Voyons-le venir.

LA MOLE, *à part.* C'est à lui à parler.

(Long silence.)

HENRI. Quelle belle soirée! on se croirait au printems...

LA MOLE. Aussi depuis ce matin toute la ville est dehors.

HENRI. Je n'ai jamais tant vu de mascarades.

LA MOLE. Ni moi... Ruggieri ne revient pas.

HENRI. Si vous voulez l'attendre, il vous faudra de la patience.

LA MOLE. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il la met à l'épreuve. Aussi je ne conçois point, à moins d'affaires importantes, que l'on s'obstine à demeurer lorsqu'il n'y est pas.

HENRI. Ni moi.

LA MOLE, *à part.* L'apparence qu'il s'en aille!

HENRI, *à part.* Du diable s'il me quitte la place! (*Haut.*) Monsieur de La Mole?

LA MOLE. Sire?

HENRI. Nous avons tous deux à parler à Ruggieri. Laissons-lui un mot d'écriture, voulez-vous?

LA MOLE. J'allais vous le proposer, sire.

HENRI, *fouillant dans sa poche.* J'ai là mes tablettes.

LA MOLE, *fouillant dans sa poche.* Et moi les miennes.

HENRI, *écrivant.* « Double traître.

LA MOLE, *écrivant.* « Florentin damné.

HENRI. » Tu m'as fait prendre dans un » piége.

LA MOLE. » Tu m'as menti comme un » payen.

HENRI. » Tâche que la dame que tu » sais ne sorte pas du cabinet.

LA MOLE. » Arrange-toi pour que nul » ne voie la personne qui était avec moi.

HENRI. » Je serai de retour aussitôt que » j'aurai pu me débarrasser d'un fâcheux.

LA MOLE. » Je reviendrai dès que j'aurai » échappé à un importun.

HENRI. » Le gentilhomme de gauche. »

LA MOLE. » Le gentilhomme de droite. »

HENRI. Et maintenant, allons-nous-en.

LA MOLE. Tous deux?

HENRI. Tous deux.
LA MOLE. Va comme il est dit, sire.
HENRI. Ces papiers sur le comptoir.
LA MOLE. Quelqu'un !

SCENE VII.

LA MOLE, LE DUC D'ALENCON (*il a un demi-masque sur le visage*), HENRI.

LA MOLE ET HENRI, *ensemble*. Le duc d'Alençon !...

D'ALENÇON. Quand on se cache, il faut savoir fermer la porte, et ne pas se contenter de la pousser.

LA MOLE, *à part*. Je l'avais bien dit... il vient chercher Mme de Sauve.

D'ALENÇON. J'étais sûr de te trouver ici, La Mole : merci.

LA MOLE. Il n'y a pas de quoi, monseigneur, je vous jure.

D'ALENÇON. J'arrive à tems, à ce qu'il paraît.

HENRI. A qui donc en avez-vous, beau sire?

D'ALENÇON. A quelqu'un qu'on appelle Henri de Navarre.

HENRI. Vraiment! et, s'il vous plaît, pourquoi?

D'ALENÇON. Vous pourriez vous dispenser de le demander.

HENRI. Du diable! si je vous comprends.

D'ALENÇON. Imaginez tout autre moyen le vous tirer d'affaires, mon maître; trouvez une excuse, un prétexte, mais celui-ci ne vaut rien, je vous en avertis.

HENRI. J'en suis fâché; mais je vous répète que je ne sais ce que vous voulez dire.

D'ALENÇON. Pauvre innocent, qui ne se doute pas du motif qui m'amène! qui ne comprend pas encore que je sais tout! il faut lui en donner les preuves!. . Tenez, monseigneur, connaissez-vous cette écriture?

HENRI, *prenant le billet, et à part*. Celle de ma femme!

D'ALENÇON. Eh bien! vous ne lisez pas?

HENRI, *lisant*. « Le roi de Navarre est en bonne fortune... Devinez avec qui! » (*A part.*) Oh! la rusée! quel tour elle me joue!

LA MOLE, *à part*. Et Ruggieri qui va rentrer!

HENRI. « Devinez avec qui! » Ma foi! cela m'embarasserait fort.

D'ALENÇON. J'ai été plus habile, et, du premier coup, j'ai nommé la perfide qui vous favorise et qui me trahit, Mme de Sauve.

HENRI. Quoi! sur un mot écrit par votre sœur, que vous savez si légère!... C'est un grand travers, d'Alençon, de croire ainsi ce qu'on dit, de soupçonner tout le monde, de ne pas s'en fier un peu sur son propre mérite et sur la vertu de sa maîtresse...

D'ALENÇON. Sa vertu! Ah! choisissez un autre moment pour m'en parler, je vous prie.

HENRI. Et quand bien même le hasard ne m'aurait pas conduit ici..... quand ce billet dirait la vérité... n'y a-t-il que Mme de Sauve au monde? Vive Dieu! je sais à la cour plus d'une belle personne, qui, sans avoir l'honneur de vous appartenir, n'en rendraient pas moins digne d'envie le gentilhomme qu'elles daigneraient honorer de leurs bontés. Si vous avez le projet de les corriger de leur galanterie... si vous avez résolu de vous instituer le vengeur des faiblesses de nos grandes dames... vous vous taillez là une rude besogne, mon cher beau-frère... prenez-y garde.

D'ALENÇON. Raillez à votre aise... mais vous ne me tromperez pas; et d'abord, je vous préviens que, quelque discours que l'on tienne, quelque chose qui arrive... (*prenant une chaise et s'asseyant devant la porte du fond*) je ne bouge pas d'ici.

HENRI, *en faisant autant devant la porte de droite*. Ni moi.

LA MOLE, *de même à gauche*. Ni moi.

D'ALENÇON. Quand je devrais y passer la nuit.

HENRI. Quand les espions dont le roi m'entoure devraient venir m'y chercher.

LA MOLE. Quand je serais sûr de n'en pouvoir sortir.

HENRI. Oh! je me pique au jeu.

D'ALENÇON. C'est chez moi un défaut de famille.

LA MOLE. Et chez moi, donc!

D'ALENÇON. Voyons qui cédera le premier.

LA MOLE. Voyons!

HENRI. Voyons!

(Long silence.)

D'ALENÇON, *frappant du pied avec impatience*. Allons! nous resterons ici long-tems. (*La porte du fond s'ouvre.*) Heureusement! on vient nous tirer d'embarras.

SCENE VIII.

LA MOLE, RUGGIERI, *apportant des dominos*; LE DUC D'ALENÇON, HENRI.

RUGGIERI. J'ai déjà une partie des do-

minos... mes deux gentilshommes! et un troisième!...

D'ALENÇON. Tu arrives à propos, vieux coquin.

RUGGIERI. Qu'est-ce ceci, messeigneurs? Permettez...

(Il va pour sortir.)

D'ALENÇON. Oh! tu ne t'en iras pas. Réponds... il y a quelqu'un ici?

RUGGIERI, *les yeux tantôt sur Henri, tantôt sur La Mole. qui lui font des signes menaçans.* Mais... vous voyez.

D'ALENÇON. Tu sais bien que ce n'est pas cela que je te demande, Italien... Ta maison ne se compose pas de cette salle seulement?

RUGGIERI, *même jeu.* De... cette salle?...

D'ALENÇON, *mettant la main sur sa dague.* Tu ne parleras pas!...

RUGGIERI, *balbutiant de plus en plus.* Si fait... si, monseigneur, si...

HENRI. C'en est trop, monsieur d'Alençon.

D'ALENÇON. Je ne vous interroge pas, monsieur.

HENRI. Ah! je le crois! mais sachez que s'il y avait ici quelqu'un, comme vous le supposez, j'aurais déjà fait cesser cette inquisition indigne d'un gentilhomme.

LA MOLE. Sire, vous vous oubliez; vous insultez mon maître.

D'ALENÇON. Silence, La Mole. Comment! tu te laisses prendre à cela? Des injures, pour que je vous en demande raison! et pendant que j'irai avec vous dans quelque rue voisine, sur l'escalier, que sais-je? mettre, comme un sot, flamberge au vent! ce damné coquin fera évader la dame? oh! non, non: cette ruse ne vous réussira pas plus que les autres, mon maître: vous ririez trop à mes dépens.

LA MOLE, *à part.* Pas même cette ressource.

HENRI, *à part.* Aucun moyen de lui faire prendre le change. Oh! quelle idée!

D'ALENÇON, *à Ruggieri.* Ne t'occupe pas de cette plaisanterie. Elle ne t'empêchera pas de me répondre. Il y a dans ta maison un rez-de chaussée?

RUGGIERI. Oui... monseigneur... (*Se tournant vers La Mole.*) Je ne compromets personne.

D'ALENÇON. Tu vas m'y conduire.

RUGGIERI. Oui, monseigneur.

D'ALENÇON. A l'instant. (*Bas à La Mole.*) Tous deux, seuls. Des menaces et de l'or, il me découvrira tout.

LA MOLE, *à part.* Ah! mon Dieu! il va aussi... (*Haut.*) Monseigneur...

D'ALENÇON. Eh bien!

LA MOLE, *à part.* Laisser l'un ici! l'autre qui peut tout apprendre!... au plus pressé. (*Haut.*) Je vous suis.

D'ALENÇON, *bas.* Y penses-tu? s'il nous échappait.?

LA MOLE, *bas.* Impossible. Pas d'autre issue.

D'ALENÇON, *bas.* Nimporte.

LA MOLE, *bas en l'entraînant.* Tous deux nous sommes plus sûrs de réussir; venez, monseigneur.

D'ALENÇON, *en dehors.* Ne vous impatientez pas, beau sire.

(On entend fermer la porte.)

HENRI. M'enfermer! ah! ceci passe la raillerie. (*Il écoute un instant.*) A merveille!

SCENE IX.

HENRI, *puis* MARGUERITE.

HENRI, *allant vivement au cabinet de droite, dont il ouvre la porte.* Attendez encore!... (*Il referme la porte et court au cabinet de gauche.*) Oh! je ne trouverai pas le ressort! (*Il frappe avec le doigt. La porte s'ouvre: Marguerite paraît masquée: en le voyant, elle recule et veut rentrer.*) Et vite, vite, madame, prenez mon bras, je vous en conjure. Si vous saviez dans quelle position je me trouve! je ne parlerai jamais de tout ceci, je ne chercherai pas à vous connaître. Vous savez peut-être qui je suis; tenez, voici une bague; quelque grand service dont vous ayez besoin, envoyez-la-moi, et il vous sera rendu, je vous le jure. Mais prenez mon bras, madame, prenez-le. (*A part.*) Allons! elle n'acceptera pas. (*Haut.*) Je les entends, ils viennent; vous serez vue aussi... madame, madame, nous n'avons plus qu'un instant... (*Au moment où la porte s'ouvre, il prend vivement le bras de Marguerite qui se laisse faire.*) Ah! ce n'est pas sans peine.

SCENE X.

MARGUERITE, HENRI, LE DUC D'ALENÇON, LA MOLE.

D'ALENÇON. Les voilà! vous avez donc enfin pris votre parti, monsieur?

HENRI. Oui, j'avoue que cela m'a coûté un peu.

LA MOLE, *reconnaissant Marguerite.* Ah! mon Dieu!

HENRI. Mais puisque, pour abréger une explication fatigante, madame a bien voulu se montrer, je n'ai plus rien à cacher maintenant. Oui, cédant à mes vives instances, madame m'a accordé un entretien. (*Bas.*) Ne me démentez pas. (*Haut.*) Oui, elle daigne m'honorer de son amitié. (*Bas.*) C'est nécessaire.

D'ALENÇON. J'ai peine à conteuir ma colère.

HENRI. Que vous dirai-je? mon faible mérite a trouvé grâce à ses yeux, et, fier de la préférence qu'elle me donne, persuadé que je ne peux la justifier que par un dévouement sans bornes, je lui ai juré un amour et une fidélité qui ne finiront qu'avec ma vie. (*On entend sous le masque, un rire étouffé*) (*A part.*) Tiens elle entend à merveille la plaisanterie.

LA MOLE, *à part.* Que diable dit-il là?

D'ALENÇON. Tant d'impudeur me confond, je l'avoue. (*A Marguerite.*) Quoi! lorsque ma seule présence devrait vous faire mourir de honte, vous souffrez que devant moi, devant vous, on tienne un pareil langage? vous n'essayez pas de le démentir? A quoi bon garder un masque, madame, avec un front qui ne rougit plus?

HENRI. Tout beau, monsieur! savez-vous si nous n'avons pas à craindre des regards? s'il n'y a pas au monde quelque mari dont il faille nous cacher? (*Marguerite fait un signe affirmatif.*) Précisément: vous voyez.

D'ALENÇON. Eh! ne sais-je pas qui elle est!

HENRI. Vous me ferez plaisir de me l'apprendre alors; car je vous donne ma foi de gentilhomme que je ne m'en doute pas.

D'ALENÇON. Ah! pour le coup!

HENRI. C'est étrange: mais cela est. Je n'ai jamais vu madame que masquée; je ne la verrai que masquée: ce sont nos conventions que j'ai jurées et que je tiendrai. Elle m'est aussi inconnue à moi qu'elle vous l'est à vous; car, malgré la certitude où vous croyez être, je vous dirais encore, comme votre billet de ce matin: Le roi de Navarre est en bonne fortune: devinez avec qui, que je ne craindrais pas que vous missiez le nom au bout.

D'ALENÇON. Vous trouvez donc que j'ai trop de patience, monsieur, et qu'il faut me lasser?

HENRI. Ce dont je puis répondre, c'est que ce n'est pas la personne que vous soupçonnez. Ça, j'en suis sûr, par exemple.

D'ALENÇON. Mais la preuve alors! la preuve!

HENRI. La preuve? parbleu! je ne demanderais pas mieux que de vous la donner.

D'ALENÇON. Il me la faut, monsieur!

HENRI. Eh! si cela dépendait de moi!... (*Marguerite indique La Mole.*) Oui..... à lui..... vous avez en M. de La Mole pleine et entière confiance? Eh bien! qu'il regarde sous ce masque...

D'ALENÇON. Je n'en croirai que moi.

HENRI. Mais, si on refuse?...

D'ALENÇON. Que moi, entendez-vous?

HENRI. Allez au diable, alors.

D'ALENÇON, *mettant la main sur son épée.* Monsieur!...

LA MOLE, *se jetant entre eux.* Que faites-vous?

D'ALENÇON, *saisissant le bras de Marguerite, qui a passé près de lui.* Mais ôtez donc ce masque, madame.

HENRI. Arrêtez!...

(Marguerite lui fait signe de ne pas regarder, pendant que La Mole se place devant lui.)

D'ALENÇON, Otez-le donc! (*Marguerite ôte rapidement son masque, et le replace aussitôt. D'Alençon poussant un cri de surprise.*) Ah!

HENRI, *écartant un peu La Mole.* Eh bien?

D'ALENÇON. Eh bien!... je.. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que cela veut dire?

HENRI. Faut-il encore mettre l'épée à la main, monsieur?

D'ALENÇON. Non..... Mais comment se fait-il? Quoi! c'est vous!.....

(Marguerite fait signe que oui.)

HENRI, *à part.* Il paraît que d'Alencon la connaît. Et La Mole! ça n'est pas agréable pour lui!

D'ALENÇON, *à Marguerite à demi-voix.* Ah ça! mais ce billet!... ce billet!... Le roi de Navarre est en bonne fortune... Oh! j'y suis!... Oui... oui... c'est charmant!... devinez avec qui? avec sa fem..... (*Marguerite lui fait signe de se taire.*) Chut! chut! vous avez raison! Oh! oh! oh

HENRI, *riant.* Ce cher d'Alençon! est-il heureux!

D'ALENÇON, *de même.* Ce pauvre roi de Navarre a-t-il l'air content! (*Ils se regardent tous deux, et rient aux éclats.*) Quel tour ma sœur lui a joué!... (*Haut.*) Et moi qui avais la bonhomie de croire que vous étiez ici avec Mme de Sauve.

HENRI. Voyez-vous!

D'ALENÇON. Pendant que c'était... Je

n'en reviens pas! Et vous vous cachez?..

HENRI. Et je me cache.

D'ALENÇON. Et cette bonne fortune, vous l'avez pour la première fois?

HENRI. Pour la première fois.

D'ALENÇON. Ah! ah! ah!

LA MOLE, *qui s'est approché de lui.* Monseigneur...

D'ALENÇON, *bas.* Laisse-donc! tu ne sais pas... je te raconterai cela. (*Regardant Henri.*) Ah! ah!

HENRI. Que diable a-t-il donc à me rire au nez? Oh! vive Dieu! m'y voilà! c'est qu'en effet... (*Il va prendre d'Alençon par le bras.*) Chut! chut! taisez-vous donc devant La Mole!

D'ALENÇON. Au fait, il ne faut pas qu'il sache...

HENRI. Eh certainement! je ne connais pas cette dame, mais j'ai quelques raisons de croire qu'elle ne lui est pas indifférente.

D'ALENÇON. En voici bien d'une autre!

HENRI. Taisez-vous donc!... vous sentez dès lors qu'il faut cacher avec soin...

D'ALENÇON, *à part.* Il croit avoir joué un tour à La Mole, à présent.

HENRI. Est-ce que vous ne lui trouvez pas une figure toute renversée?

D'ALENÇON. Si... si... Ah! ah!

(Ils éclatent tous quatre et rient long-tems.)

LA MOLE, *à part.* Ils n'en finiront pas! et nos gens qui attendent!

D'ALENÇON. Ouvre-nous la croisée, La Mole, ou, sur mon ame! je vais étouffer.

LA MOLE. *à lui-même.* Si j'osais? pourquoi pas? Je suis heureux aujourd'hui, cela me réussira peut-être.

(Il ouvre la fenêtre, et, sans être vu, attache en dehors son mouchoir aux barreaux.)

HENRI. Ah! monsieur d'Alençon, j'en rirai long-tems.

D'ALENÇON. Et moi aussi, je vous jure; et aussi cette belle dame qui, sous son masque, fait des efforts inouis pour ne pas éclater.

HENRI. Pourquoi vous contraindre, madame?

D'ALENÇON, *désignant La Mole du regard.* Oubliez-vous déjà qu'elle a ses raisons?

HENRI. C'est vrai, c'est vrai.

D'ALENÇON, *à part.* Est-il singulier!

LA MOLE, *qui regardait à la porte du fond, venant près du duc d'Alençon et lui présentant son masque.* Voici du monde, monseigneur; il est inutile qu'on nous reconnaisse; masquez-vous.

(Ils se masquent tous deux.)

SCÈNE XI.

HENRI, MARGUERITE, D'ALENÇON, LA MOLE, RUGGIERI, GENTILSHOMMES.

RUGGIERI, *aux gentilshommes qui le suivent.* Je vous répète, mes gentilshommes, que je n'ai plus de dominos roses.

UN GENTILHOMME. Eh bien! tu en chercheras alors.

RUGGIERI. Impossible, à moins que vous ne soyez de la société de ce jeune seigneur.

(Il indique La Mole.)

LE GENTILHOMME. Précisément. (*Apercevant Henri.*) Le roi de Navarre!

TOUS. Le roi de Navarre!

(Ils s'inclinent.)

LE GENTILHOMME. Sire.

LA MOLE, *à part.* Que sa présence me serve au moins, après avoir pensé m'être fatale.

HENRI. Vive Dieu! je sui en pays de connaissance, à ce qu'il me paraît. Excusez-moi, mes gentilshommes, de ne pouvoir vous nommer chacun par votre nom; mais il y a si long-tems qu'on ne me permet plus de voir mes amis! (*Au gentilhomme qui lui a parlé.*) N'étiez-vous pas à monsieur l'amiral?...

LE GENTILHOMME. Oui, sire.

D'ALENÇON, *bas à Marguerite.* Ces gens sentent le huguenot en diable.... emmenons-le d'ici, car cela seul pourrait le compromettre. (*Bas à Henri.*) Vous vous oubliez, mon galant. La cour va partir pour Saint-Germain, et notre absence sera remarquée.

HENRI. Allons donc!... (*A part.*) Aussi bien quelqu'un m'attend ici, et j'ai hâte de revenir.

LA MOLE, *bas à d'Alençon.* Ne le quittez pas... (*A Marguerite.*) Ni vous non plus.

HENRI, *prenant le bras de Marguerite.* Je suis forcé de vous dire adieu, mes gentilshommes; mais vous me paraissez bons compagnons, et je me trompe fort, ou le bal de Saint-Germain ne se donnera pas sans vous; j'y compte.

LE GENTILHOMME. Oui, sire, nous y serons tous.

LA MOLE, *à part.* A merveille!

FINAL *de M. Doche.*

LE GENTILHOMME *et* **LE CHŒUR.**

Adieu, comptez sur nous.

HENRI.

Demain la fête vous appelle,
Ne manquez pas au rendez-vous.

LE CHŒUR.

A la fête qui nous appelle,
Chacun de nous
Sera fidèle :
Nous serons tous
Au rendez-vous.

HENRI. Au revoir donc. (*Un des gentils-hommes, en passant, lui présente un masque.*) Merci, monsieur ; au revoir ! (*Il sort avec Marguerite et d'Alençon; bas à d'Alençon, en sortant.*) Vous ne m'en voulez plus, n'est-ce pas?

D'ALENÇON, *riant.* Oh! non, je vous jure.

(Ils sortent.)

SCENE XII.

LA MOLE, RUGGIERI, GENTILSHOMMES.

LA MOLE, *bas à Ruggieri, pendant que les cavaliers descendent la scène.* Le jeune page de tantôt viendra chercher la personne qui est là ; que nul autre ne la voie : tu m'en réponds sur ta tête. (*Aux gentils-hommes.*) Eh bien ! mes gentilshommes, savez-vous maintenant pour qui vous agissez, et croirez-vous à mes paroles?

LE GENTILHOMME. Vous avez passé vos promesses, nous tiendrons les nôtres.

LA MOLE, *montrant Ruggieri.* Veillez sur cet homme, qui en a déjà trop entendu.

LE GENTILHOMME. C'est bien.

LA MOLE. Chacun de vous répond de ses gens ?

LE GENTILHOMME. Oui.

LA MOLE. Les armes ?

LE GENTILHOMME. Seront ici dans un quart d'heure, car, dans l'hôtellerie en face, nous ne sommes plus en sûreté.

LA MOLE. A demain donc, à Saint-Germain.

LE GENTILHOMME. A demain.

LA MOLE. En dominos roses.

LE GENTILHOMME. Tous.

LA MOLE. A huit heures.

TOUS. C'est dit.

LE CHŒUR.

Demain la fête nous appelle :
Chacun de nous
Sera fidèle ;
Nous serons tous
Au rendez-vous.

(*La Mole s'éloigne. Les gentilhommes se pressent autour du comptoir et demandent les dominos.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Une salle du château de Saint-Germain. Portes au fond et sur le côté.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, LE DUC D'ALENÇON, *assis;* LA MOLE, *appuyé sur le fauteuil de Marguerite.*

D'ALENÇON. Vous êtes bien sûre, ma sœur, qu'il cherchera à vous connaître. Je ne lui en ai pas laissé le tems hier, car je n'ai pas voulu le quitter de toute la soirée, et nous sommes venus ensemble à Saint-Germain. Il paraissait fort inquiet, fort impatient; il voulait toujours retourner à Paris; mais enfin La Mole lui a dit je ne sais quoi qui l'a calmé. Moi, d'abord, à sa place, je n'aurais pas de repos que je n'aie découvert...

LA MOLE. Et pourquoi, monseigneur? pourquoi mettre ainsi un nom propre à chacun de ses plaisirs? c'est leur enlever ce qu'ils ont de piquant et de mystérieux. Hier, par exemple, celui que la reine Marguerite a choisi pour ce rendez-vous a été heureux; c'est lui qu'elle aime; qu'importe le reste? (*Marguerite est tournée du côté de son frère, et cache ainsi son visage à La Mole.*) De peur de se trahir, la reine est obligée de garder le silence, mais dans ce silence un amant devine des paroles passionnées; elle lui cache son visage; il le voit cependant. Il sait que ses yeux s'animent, que sa bouche sourit, et dans cette singulière position, pleine de liberté et de contrainte, où l'amour est pressant et réservé, éloquent et muet en même tems, la plus légère faveur vaut toutes les autres: une main qu'on presse à la dérobée, (*Marguerite lui tend la main en cachette*) un baiser rapide, (*il lui baise la main*) ont mille fois plus de prix que les plaisirs et les aveux les plus vifs.

MARGUERITE. La Mole a raison, mon frère.

D'ALENÇON. Tu dois le savoir. Je m'en rapporte aussi parfaitement à lui. Si jamais pensée sérieuse s'est logée dans cette tête sans jugement...

LA MOLE. Ma foi! monseigneur, à qui la faute? L'écho ne répète que ce qu'on lui fait dire, et je suis à votre service.

D'ALENÇON. Plaît-il?

(On entend sonner huit heures.)

LA MOLE, *à lui-même.* Huit heures!..... Quand un neuvième coup de ce marteau tombera sur ce timbre... ce sera la fin d'un règne et le commencement d'un autre.....

(Il ouvre la fenêtre et regarde dans la cour.)

D'ALENÇON. Que regardes-tu là?

LA MOLE. Une partie de la compagnie des Suisses qui rentre au château. (*A part.*) Pourquoi reviennent-ils déjà?

MARGUERITE. On dit qu'à la chute du jour des bandes armées se sont montrées dans la campagne. Il faut que l'inquiétude que cause leur présence soit grande ici, car à chaque instant on fait sortir à leur rencontre de nouvelles troupes de soldats.

LA MOLE, *à part.* Je l'avais prévu.

MARGUERITE. De telle sorte que, si cela continue, nous serons bientôt sans défenseurs au château.

LA MOLE, *à part.* J'y compte bien.

D'ALENÇON. Pourvu que toute cette équipée ne vienne pas troubler notre fête!

LA MOLE. Bah! monseigneur... Je suis arrivé à Paris, triste et rêveur, la veille de Saint-Barthélemy..... et, huit jours après, j'étais gai et insouciant. Au tems où nous vivons, il faut prendre l'habitude de danser entre deux arquebusades. Tenez, voici déja des masques qui arrivent.

D'ALENÇON. J'aurai encore le tems de prier Sourdis de m'arranger en chanson l'aventure d'hier.

LA MOLE. Pourquoi?

D'ALENÇON. Pour la chanter ce soir au bal.

MARGUERITE. Vous n'y pensez pas.

(Ils se lèvent.)

D'ALENÇON. Je tairai les noms.

LA MOLE. Belle ruse, en vérité! (*A part.*) Il faut l'éloigner avant qu'il ne parle. (*Haut.*) Le roi de Navarre ne devinera pas que c'est de lui qu'on se moque!...

D'ALENÇON. C'est que cela est si plaisant!... Oh laissez-moi faire, je vous en prie.

MARGUERITE. Vous m'avez promis le secret, mon frère.

LA MOLE. Henri n'est pas homme à entendre la raillerie... il porte son honneur sur la pointe... et mal vous en prendra peut-être.

D'ALENÇON. Qu'il se fâche!

LA MOLE. Une querelle!... encore mieux!... Beau moyen pour gagner les bonnes grâces de votre mère et du roi!... On vous mettra aux arrêts, monseigneur; car vous êtes en tutèle, et chacune de vos fautes est sévèrement punie. Demandez ensuite à Catherine de Médicis et à Charles la lieutenance générale du royaume, que vous brûlez d'obtenir, et que vous n'aurez pas!... Vive Dieu! à votre place, je m'y serais pris autrement. Ne pouvant avoir la couronne de France, comme votre frère aîné, Charles IX, j'aurais commandé des armées et gagné des batailles comme votre second frère, le duc d'Anjou, et on m'aurait peut-être trouvé, comme à lui, un royaume de Pologne... Mais vous ne l'avez pas voulu; et puisqu'aujourd'hui l'envie de ferrailler vous tient si fort, monseigneur, employez-la du moins à des services qui vous méritent une récompense... Montez à cheval avec vos gentilshommes qui partent maintenant, et faites le tour de la ville. S'il n'y a pas de danger, la promenade vous rafraîchira le sang; ou si l'on tire seulement un coup d'arquebuse... à vous tout l'honneur... nous dirons que vous avez sauvé la monarchie... Mais je gage que vous n'irez pas!...

D'ALENÇON. Tu as, pardieu, l'air de m'en défier.

LA MOLE. Oui.

D'ALENÇON. J'irai.

LA MOLE, *à part*. J'en étais sûr. (*Haut à la fenêtre.*) Mes gentilshommes, attendez, s'il vous plaît. Monseigneur le duc d'Alençon part avec vous. Ils ne m'entendent pas... Je vais les prévenir.

D'ALENÇON. Tu es bien pressé!

(La Mole sort par le fond.)

SCÈNE II.

MARGUERITE, D'ALENÇON.

D'ALENÇON. Ce fou de La Mole me fait faire ce qu'il veut. Je n'ai pas la moindre envie de courir les champs à cette heure.

MARGUERITE. Je m'en doute bien; n'importe, partez, puisque vous l'avez dit. Moi je vais voir notre pauvre frère Charles, qui depuis hier n'a pas quitté le lit; et s'il est un peu moins souffrant que d'habitude, si ses douleurs lui laissent quelque relâche, je saisirai le moment favorable, et j'obtiendrai de lui, pour vous, l'argent que vous avez perdu ce matin à la paume contre Henri. Mais soyez discret.

D'ALENÇON. A la bonne heure.

MARGUERITE. Adieu.

D'ALENÇON. A cette nuit; je vous reverrai au bal.

(Marguerite sort par le fond.)

SCENE III.

D'ALENÇON, *puis* LE COLONEL DES SUISSES, UN OFFICIER ET QUELQUES SOLDATS.

D'ALENÇON. Et le plustôt possible, je vous en réponds; à moins que nous ne trouvions à qui parler, ce que je ne crois pas; et alors, du diable si je passe la nuit à me morfondre dans la campagne.

LE COLONEL, *dans la salle du fond, à l'officier qui le suit.* Un garde à la place de celui-ci. Deux autres à chaque bout de la galerie.

(Trois gardes suisses traversent la galerie.)

D'ALENÇON. Qu'est-ce donc? on remplace la garde française par la garde suisse! monsieur le colonel, ne sommes-nous plus sûrs de la fidélité de nos gens?

LE COLONEL. Ne soyez pas inquiet, monseigneur.

D'ALENÇON. Mais, a-t-on découvert quelque chose, pour prendre de telles précautions? que se passe-t-il?

LE COLONEL. Vous l'ignorez? Le roi de Navarre vient d'être arrêté.

D'ALENÇON. Arrêté! qui vous l'a dit, monsieur?

LE COLONEL. C'est moi qui ai exécuté l'ordre, monseigneur.

D'ALENÇON. De qui?

LE COLONEL. Du roi.

D'ALENÇON. Du roi!...

SCENE IV.

D'ALENÇON, LE COLONEL, LA MOLE.

LA MOLE, *à part en entrant.* Henri prisonnier!... Maudite maison de Ruggieri. (*Haut.*) Allons, monseigneur, descendez, et à cheval.

D'ALENÇON, *au colonel, sans écouter La Mole.* Mais pourquoi cet ordre, monsieur?

LE COLONEL. Le roi de Navarre s'est absenté hier soir de la cour où toutes ses démarches sont surveillées; on a des soupçons...

D'ALENÇON. Sur lui!... il n'aura pas de peine à se justifier.

LA MOLE, *à d'Alençon.* On n'attend plus que vous, monseigneur.

LE COLONEL. Le roi paraît fort irrité... L'affaire est grave: on parle de réunion secrète, de complot...

D'ALENÇON. C'est une calomnie... (*A part.*) Ah! ma foi! tant pis pour les secrets de Marguerite. (*Haut.*) C'est une calomnie, vous dis-je: annoncez-moi au roi.

LA MOLE. Mais tous vos gentilshommes sont déjà à cheval.

LE COLONEL. Daignez m'excuser, monseigneur; je ne le puis: j'ai des ordres importans à remplir.

(Il sort par le fond.)

D'ALENÇON. Eh bien! monsieur, je me présenterai seul; il faudra bien qu'on m'ouvre.

SCENE V.

LA MOLE, D'ALENÇON.

LA MOLE, *l'arrêtant.* Où allez-vous?

D'ALENÇON. Ne l'ai-je pas dit?

LA MOLE. Mais vous n'y songez pas: vous n'avez qu'un instant; les portes du château vont se refermer.

D'ALENÇON. Plus tard nous verrons; mais auparavant il faut que je parle au roi.

LA MOLE. Plus tard vous ne le pourrez pas. Ah! ils sont partis, et personne ne sort plus, je l'avais bien dit.

D'ALENÇON. Que m'importe à présent? Je laisserais Henri paraître devant le roi malade et souffrant, et qui, dans un accès de colère, peut la condamner sans vouloir l'entendre!

LA MOLE. Vous n'irez pas chez votre frère.

D'ALENÇON. Charles saura quelle est cette maison suspecte; quels sont les conspirateurs: moi, Marguerite et M. de La Mole.

LA MOLE. Vous ne le direz pas.

D'ALENÇON. Monsieur!

LA MOLE *. Non: vous ne le direz pas!

D'ALENÇON. Vous m'expliquerez cette insolence à mon retour.

LA MOLE. Eh! sur-le-champ, monseigneur, puisque votre fol entêtement me force à tout vous apprendre; puisque pour vous retenir il ne me reste plus que ce moyen, et que, si je vous laisse sortir, vous allez perdre d'un mot l'œuvre de toute une année.

D'ALENÇON. Parlez donc: je vous écoute.

LA MOLE. Et avec attention; car je jure Dieu que jamais paroles plus graves ne sont tombées dans votre oreille. Chacune d'elles vous révèle une pensée à remuer un royaume, un secret qui peut déplacer une couronne; écoutez donc, monseigneur! Hier soir, trois hommes sont entrés chez Ruggieri: ils y ont ri ensemble, parlé intrigues, amours et plaisirs; mais de ces trois hommes, deux ignoraient que leur présence était un complot; et quand l'un disait à des compagnons de plaisir: « Demain, à neuf heures, à Saint-Ger- » main », il disait: « Demain, à neuf heures, vous tirerez l'épée du fourreau »; et celui qui expliquait ainsi ses gestes, qui traduisait ses paroles, celui qui faisait ainsi mouvoir à leur insu ces deux volontés si folles et si rieuses, c'est le plus fou, le plus frivole, le plus obscur des trois... C'est moi.

D'ALENÇON. Que veux-tu dire?

LA MOLE. Qu'hier vous conspiriez, comme vous conspirez aujourd'hui, depuis un an.

D'ALENÇON. Moi!

LA MOLE. Vous et Henri, et sans le savoir ni l'un ni l'autre. Ecoutez encore, monseigneur. Combien de fois, en quittant Catherine, ne vous êtes-vous pas écrié devant moi: « Ma mère me hait; elle n'a de fa- » veurs que pour son fils bien-aimé, le duc » d'Anjou. Je n'obtiens riens; je ne peux » rien; et, quand il règnera, je ne serai » qu'un officier de sa suite. » Puis vous vous tordiez les mains comme un enfant

* D'Alençon, La Mole.

qui se désespère ; et moi, je me disais : « Le duc d'Anjou ne régnera pas, et je ferai » du duc d'Alençon un roi de France. » Cette pensée, je l'ai mûrie long-tems, et, pour la conduire à bien, je l'ai caché même à ceux qui vont l'exécuter. Sous le nom du roi de Navarre, j'ai réuni les huguenots échappés à la nuit de Saint-Barthélemy ; sous le nom du roi de Navarre, j'ai gagné les mécontens de tous les partis. Ils ne vous connaissent pas, vous : c'est pour Henri seulement qu'ils croient agir ; c'est pour le tirer de l'esclavage où il languit à la cour, qu'ils seront ici, tous, dans une heure, en habit de bal ; mais ce but apparent une fois rempli, une fois maîtres du château, de la personne du roi ; quand je leur dirai : « A la place d'un duc d'Anjou » qui sera bientôt Henri III, et que vous » savez votre ennemi, voici un prince franc » et loyal, que vous pouvez d'un mot » mettre sur le trône. » Croyez-vous qu'ils hésiteront à le proclamer? Voilà ce que j'ai fait, monseigneur.

D'ALENÇON. Toi, La Mole ! sans me consulter !..

LA MOLE. Vous consulter! et qu'auriez-vous fait de plus? Tout n'est-il pas prêt ? Les bandes armées qu'on a vues autour de Saint-Germain n'y sont-elles pas par mon ordre pour attirer les troupes? et je vous envoyais au devant d'elles, parce que je tremble que mon secret ne s'échappe par votre bouche. Vous consulter? L'heure n'est-elle pas bien choisie? Votre mère vous déteste? vous n'osez lever les yeux quand elle attache les siens sur vous? Votre mère est à Blois. La voix de Charles IX vous fait trembler? Son regard va fouiller vos secrets au fond de votre cœur? Charles est malade et ne voit personne. Le duc d'Anjou est son héritier? le duc d'Anjou est en Pologne ; et dans une heure vous êtes proclamé!... Ah! voilà votre visage qui s'anime maintenant, votre main qui presse la mienne, votre bouche qui s'ouvre pour me remercier ; et vous ne criez plus que je suis un insolent quand je vous dis : N'allez pas avouer au roi que vous étiez chez Ruggieri. Non, sur votre vie et la mienne, n'y allez pas! Henri est sans cesse observé ; ses plaisirs même et ses amours sont suspects. Hier, il est entré dans la maison de Ruggieri à visage découvert ; on l'a vu ; la maison a été fouillée, des armes saisies, deux hommes pris ; le reste s'est sauvé en se défendant.

D'ALENÇON. Et ces deux hommes ont parlé !

LA MOLE. Faut-il donc vous redire encore qu'ils ne connaissent et n'ont pu nommer que le roi de Navarre?

D'ALENÇON. Mais Henri est perdu.

LA MOLE. Compromis seulement. Il ne peut rien avouer, nommer aucun complice ; il ne sait rien. Il faut du tems, même à Charles IX, pour faire un criminel d'un accusé ; et Charles est mourant, vous dis-je ; et l'heure que j'ai marquée va sonner. Dieu lui mesure sa vie, et moi son règne. Comprenez donc bien que ses soupçons peuvent briser, sans la rompre, vingt anneaux de cette chaîne mystérieuse ; qu'il peut flairer le sang vingt fois, sans découvrir la trace, pourvu qu'il ne vienne pas droit à moi, blasphémant Dieu, et criant : j'ai dit à Alençon : « Frère, qui conspire? » et d'Alençon m'a répondu : « La Mole. »

D'ALENÇON. Ah! ne crains rien!... toi, mon sauveur!... te trahir! Je jure que jamais!...

LA MOLE. Pas de sermens, monseigneur ; mais partez, et taisez-vous. Un royaume pour une heure de silence!

D'ALENÇON. Un royaume!... Écoute, si l'on m'interrogeait, je jurerais que j'ai passé la soirée chez Mme de Sauve.

LA MOLE. Soit!

D'ALENÇON. Je vais chez elle, pour qu'elle ne me démente pas.

LA MOLE. Et n'en sortez que lorsque j'irai vous trouver.

D'ALENÇON. Je m'y renferme.

LA MOLE. Venez donc! enfin!

D'ALENÇON. Marguerite!

LA MOLE. Deux mots seulement, et partons.

SCENE VI.

LA MOLE, D'ALENÇON, MARGUERITE.

MARGUERITE. Henri arrêté! est-il vrai, messieurs?

LA MOLE, *bas à Marguerite.* A toutes les questions qu'on pourra vous faire, madame, répondez : « Le duc d'Alençon était hier soir chez Mme de Sauve. »

MARGUERITE. Pourquoi?

LA MOLE. Vous le saurez.

MARGUERITE. Mais...

LA MOLE. Si tu m'aimes.

MARGUERITE. Je le dirai.

LA MOLE. Allons, monseigneur, que je vous voie partir.

(*Ils sortent tous deux par le fond.*)

SCÈNE VII.

MARGUERITE.

(*Un grand nombre de masques en dominos de toutes couleurs traversent la galerie du fond, se rendant dans les salles du bal.*)

MARGUERITE. L'arrestation de Henri ne leur cause aucune surprise; ils semblent en connaître le motif, et La Mole, pour toute réponse, me recommande de dire que mon frère était hier chez Mme de Sauve. Que signifie tout cela? que se passe-t-il? La fête aura lieu : rien n'est changé. (*Un homme en domino vert a quitté la galerie du fond. Il a l'air d'examiner la salle où est Marguerite et s'approche d'elle.*) Ah! voici un domino qui regarde et s'approche avec précaution... est-ce à moi qu'il en veut?

SCENE VIII.

MARGUERITE, MONTFERRIER.

MONTFERRIER, *mystérieusement.* L'événement que nous venons d'apprendre n'empêche rien, madame; qu'il ne s'inquiète pas et nie tout.

MARGUERITE. Qu'est-ce donc! cet homme me fait peur.

MONTFERRIER. Dites-lui bien, madame, que nous sommes à notre poste; tous armés.

MARGUERITE. Armés?

MONTFERRIER. Et à l'heure convenue prêts à agir. Je retourne près d'eux.

MARGUERITE. Mais c'est donc un complot.

MONTFERRIER. Silence, madame! on peut vous entendre. Ne m'avez-vous pas compris?

(*Il va pour sortir.*)

MARGUERITE. Vous ne sortirez pas d'ici!.. Quelqu'un!

MONTFERRIER. Que faites-vous, madame?

(*Un officier s'avance.*)

MARGUERITE. Arrêtez cet homme!

MONTFERRIER. Trahison! mais vous me perdez.

(*On l'arrête.*)

MARGUERITE. Fouillez-le : il est armé... et gardez de le laisser échapper.

SCÈNE IX.

MARGUERITE, LA MOLE, MONTFERRIER, *gardé au fond.*

LA MOLE, *voyant Montferrier.* Un homme arrêté!... qui a donné cet ordre?

MARGUERITE. Moi!

LA MOLE. Vous! et pourquoi?

MARGUERITE. Cet homme, je ne le connais pas; il est venu me parler de gens armés, de complot...

LA MOLE, *à lui-même.* Et je ne puis le faire échapper sans me découvrir. (*Haut.*) Marguerite, qu'avez-vous fait?

MARGUERITE. Je vous dis que cette homme est armé, qu'il s'agit d'un complot.

LA MOLE, *à demi-voix.* Mais savez-vous pour qui?

MARGUERITE. Que m'importe?

LA MOLE. Henri n'est-il pas déjà arrêté

(*Montferrier disparaît avec deux gardes.*)

MARGUERITE. Ah! ce n'est pas pour lui!. il ne conspirait pas... ses ennemis veulent le perdre.

LA MOLE. Qui vous l'a dit?... votre frère n'est-il pas parti pour qu'on ne l'interroge pas?

MARGUERITE. Mon frère!

LA MOLE. Enfin, eux ou un autre, il y aura une victime, et c'est toi qui la livres!

MARGUERITE. La Mole!

LA MOLE. Faites relâcher cet homme, Marguerite.

MARGUERITE. Le puis-je?

LA MOLE. Il le faut... parlez à ces soldats... prétextez une erreur, une méprise...

UN HUISSIER, *annonçant à droite.* Le roi!

LA MOLE. Il est trop tard!.. Silence au moins!

SCÈNE X.

CHARLES, *il est pâle et très-souffrant.* LA MOLE, MARGUERITE, LE COLONEL DES SUISSES, PLUSIEURS OFFICIERS, RENÉ, *entrant à gauche.*

CHARLES, *très-agité.* Ah! ma sœur ici!.. Nous vous aurions mandée. (*Au colonel des Suisses.*) Monsieur le colonel!

(Pendant qu'il donne des ordres au colonel et que l'officier du fond lui rend compte de l'arrestation de Montferrier, René est entré par la porte de côté, et s'est approché de La Mole. Le colonel sort.)

RENÉ, *à demi-voix.* Frère, je te cherche.

LA MOLE. Que veux-tu?

RENÉ. Mme de Sauve n'est pas venue à Saint-Germain.

LA MOLE. Comment?

RENÉ. Hier même elle n'est pas rentrée chez elle.

LA MOLE. Pourquoi?

RENÉ. Forcés dans leur retraite, les hommes de chez Ruggieri l'ont vue... elle avait tout entendu, peut-être, et de peur d'une indiscrétion, ils l'ont emmenée avec eux.

LA MOLE. Ah! cours à l'instant chez elle... Dis à monseigneur d'Alençon que c'est moi qui ai tout conduit, qu'il ne s'inquiète pas de cette absence, mais retiens-le, qu'il ne se montre pas ici; va.

CHARLES, *allant s'asseoir et voyant René.* Quel est ce jeune homme?

LA MOLE. Sire, c'est mon frère, que j'envoyais dans les salles du bal.

CHARLES. Laissez sortir cet enfant. (*Il s'assied, René s'éloigne.*) Nous n'étions pas attendu, je crois, et notre présence doit surprendre. Nous ne sommes pas aussi près de la tombe qu'on se plaît à le dire... on nous verra au bal. Dans la gaîté de ses sujets le roi doit avoir sa part. D'ailleurs, un pauvre et triste malade, un mourant, peut bien songer encore à des fêtes: les plus joyeux ne s'occupent pas toujours de plaisirs. Qu'en pensez-vous, Marguerite?

(Le colonel des Suisses rentre.)

MARGUERITE. Je ne sais de qui vous voulez parler, mon frère.

CHARLES. Voici quelqu'un qui pourra vous l'apprendre.

MARGUERITE. Henri!...

LA MOLE, *à part.* Ah! j'aurais mieux fait d'écrire mon secret sur les murs de cette salle, que d'entrer hier dans cette maison de Ruggieri.

SCENE XI.

CHARLES, MARGUERITE, LA MOLE, HENRI, *conduit par des gardes*, LE COLONEL DES SUISSES, MONTFERRIER, OFFICIERS, *au fond**.

CHARLES. Avancez, mon beau cousin, et répondez.

HENRI. Avant tout, vous me direz sans doute pourquoi ces hommes me tiennent depuis une heure sous bonne escorte, par votre ordre, refusant de répondre à mes questions. Est-ce caprice de malade, intrigue ou divertissement de carnaval, pour vous égayer? Vous auriez dû vous informer d'abord si la plaisanterie est de mon goût.

CHARLES. Ah! vous vous piquez facilement.

HENRI. Que voulez-vous? j'ai le caractère mal fait.

CHARLES. Et moi de même, je vous en avertis. Est-ce aussi plaisanterie de prince et de bon chrétien de placer la trahison aux portes d'un roi malade, et de le faire assister par des assassins au lieu de confesseur?

HENRI. Qui a fait cela?

CHARLES, *se levant.* Par la mort de Dieu! c'est vous!

HENRI. Êtes-vous dans votre bon sens?

CHARLES, *se rasseyant.* Vous allez en juger. Où avez-vous été hier soir?

HENRI. M'avez-vous mis en tutèle? je refuse de le dire.

CHARLES. Je le dirai pour vous: chez un Italien nommé Ruggieri, qui a disparu. Vous y étiez avec...

HENRI. Tout beau! mon cousin.

CHARLES. Laissez-moi achever.

HENRI, *montrant Marguerite.* Nous ne sommes pas seuls. J'ai été chez Ruggieri... j'en conviens... cela suffit.

CHARLES. Oh! vous ne vous en tirerez pas ainsi... Vous y étiez avec une femme.

HENRI, *à part.* Pas moyen de nier devant elle.

CHARLES. Et cette femme, entrée avec vous, est sortie avec vous.

HENRI. Vous croyez?

* La Mole, Marguerite, Charles, Henri

CHARLES. Car on ne l'a pas trouvée, aussitôt après votre départ. Son nom?

HENRI. Le nom de cette femme qui est sortie avec moi?

CHARLES. Direz-vous que vous ne le savez pas?

HENRI. Oui, par Dieu! et je mentirais si je disais le contraire.

CHARLES. Ma patience est à bout, monsieur.

HENRI. Mais vous me demandez ce que je ne sais pas.

CHARLES. Encore!

MARGUERITE, *à part.* Il se perd, et ne voudra pas nommer celle qu'il connaît.

CHARLES. Savez-vous que vous jouez à perdre votre tête? Pour la dernière fois, quelle est cette femme?

MARGUERITE. Eh! mon frère! c'est moi.

CHARLES. Vous!

HENRI, *à part.* Elle!

CHARLES, *à Henri.* Et vous ne le saviez pas?

HENRI. Ma foi! non.

MARGUERITE. Je ne voulais pas être reconnue, et pendant ce rendez-vous j'ai toujours gardé mon masque. Me pardonnerez-vous, Henri, de vous avoir trompé?

HENRI. C'est moi qui suis coupable. (*A part.*) Voilà de la générosité, ou je ne m'y connais pas.

CHARLES, *à Marguerite.* C'était vous?

MARGUERITE. Moi.

HENRI, *à part.* C'est qu'on jurerait qu'elle dit la vérité. (*Haut.*) Eh bien! Charles, voilà donc mon crime. S'agit-il là de complices et d'assassins? Les espions que vous clouez à mes pas vous volent votre argent.

CHARLES. Ne raillez pas encore, mon cousin.

HENRI. Ils vous servent bien mal.

CHARLES. M'ont-ils mal servi quand ils m'ont appris qu'à peu d'intervalle l'un de l'autre, deux hommes masqués avaient été vous rejoindre?

LA MOLE, *à part.* Il va me nommer.

HENRI. Ah! j'ai encore d'autres complices!... deux, dites-vous? Avec celui que vous avez déjà découvert, cela fait trois conspirateurs bien dangereux, je vous en réponds, et qui venaient là avec des projets inquiétans!

CHARLES. Assez, sans doute, pour qu'on ait saisi un dépôt d'armes dans la maison qu'ils venaient de quitter.

HENRI. Des armes! (*A part.*) Ah! diable! il serait prudent de ne nommer personne. (*Haut.*) Et c'est à moi que vous vous adressez pour les connaître?

CHARLES. A vous, qui devez être leur chef; à vous, qui me direz aussi pourquoi vingt ou trente misérables étaient cachés chez Ruggieri?

HENRI, *à part.* Mais c'est une caverne que cette maison-là.

CHARLES. Nommez-les donc, monsieur; et je jure Dieu qu'il n'y aura pas de grâce pour eux.

HENRI. Vous avez eu tort de parler ainsi, Charles. Si j'étais aussi instruit que vous le supposez, je ne dirais rien maintenant. Je ne suis pas le pourvoyeur de vos bourreaux.

LA MOLE, *à part.* Je respire!

CHARLES. Vous avez pris vos avantages, mon cousin, et joué finement le plus beau de votre jeu. Mais voyons qui gagnera la partie.

HENRI. J'accepte. J'ai été chez Ruggieri, mais j'ignorais qu'il y eût des armes; j'ignorais que des hommes y étaient cachés. Ce complot, dont je suis le chef, prouvez-le, j'y consens, et j'engage ici ma parole de roi de répondre aux accusations portées contre moi, mais contre moi seul. Voilà mon enjeu, mon cousin : mettez le vôtre, et commençons.

CHARLES. Je ne vous ferai pas attendre... Qu'on introduise cet homme. (*Il fait un signe, on amène Montferrier.*) Votre nom?

MONTFERRIER. Montferrier.

CHARLES. Votre religion?

MONTFERRIER. Protestant.

CHARLES. Dans quel but êtes-vous venu à Saint-Germain?

MONTFERRIER. Je ne sais si je dois répondre.

CHARLES. Quand je vous l'ordonne!

MONTFERRIER. Je ne crains rien pour moi, sire. Je suis sacrifié, sans doute. Mais cependant je puis me taire encore, et ne pas trembler, comme d'autres l'ont fait peut-être, parce que je suis arrêté.

HENRI. Vrai Dieu! je crois, monsieur, que vous me regardez en parlant ainsi. Vous faut-il ma permission pour dire ce que vous savez? je vous la donne.

MONTFERRIER. Vous le voulez ?

HENRI. Je l'exige.

MONTFERRIER. Je dirai tout.

HENRI. J'y compte.

MONTFERRIER, *à Charles*. Interrogez-moi donc, sire.

CHARLES. Vous avez des armes ?

MONTFERRIER. Oui.

CHARLES. Vous conspirez ?

MONTFERRIER. Oui

CHARLES. Pour qui?

MONTFERRIER. Pour Henri de Navarre.

HENRI. Vous en avez menti, par la gorge !

CHARLES, *à Henri, en se levant*. Taisez-vous, monsieur !

HENRI. Voilà la première fois que je vois cet homme.

MONTFERRIER. C'est vrai. Nous savions que le roi de Navarre, trop surveillé à la cour, craignait d'assister à nos rendez-vous; aussi une autre personne répondait pour lui.

HENRI. C'est un tissu de mensonges.

MONTFERRIER. J'en suis fâché, sire; mais vous m'avez dit de parler. Les premières propositions nous ont été faites en votre nom, par un homme que nous n'avons jamais vu que masqué. Il nous fallait un gage de la sincérité de ses paroles... aussi nous le donna-t-il. Une femme, qui devait avoir toute la confiance du roi de Navarre, vint dans une maison indiquée. A un jour, à une heure convenus, elle se montra à une fenêtre en face de la maison où nous étions...

MARGUERITE, *à part*. Ah !...

MONTFERRIER. Et cette femme...

CHARLES. C'est...

MONTFERRIER. La reine Marguerite.

HENRI. Marguerite !...

MARGUERITE. Moi !...

CHARLES, *à sa sœur*. Ah ! vous avez parlé trop vite tout à l'heure... (*A Montferrier.*) Cette femme... (*montrant Marguerite*) c'est bien elle que vous avez vue ?

MONTFERRIER. Oui, à la fenêtre, comme il était convenu.

CHARLES. Hier soir, chez Ruggieri ?

MONTFERRIER. Je ne connais pas Ruggieri.

CHARLES. Où donc?

MONTFERRIER. Il y a quatre jours, chez un nommé Zamet.

MARGUERITE, *à part*. Zamet!... il y a quatre jours!... Ah ! La Mole !...

CHARLES, *à Marguerite*. Qu'avez-vous à répondre ?

MARGUERITE. Cet homme se trompe, ou il est gagné. J'étais seule ici... si je conspirais avec lui, l'aurais-je fait arrêter?...

LA MOLE, *à part*. Bien! Le voilà maintenant enferré à ne plus s'y reconnaître, et l'heure s'avance.

MONTFERRIER. Mais si j'avais parlé faussement, si je n'avais su que la reine Marguerite etait instruite de nos projets, me serais-je adressé à elle?

CHARLES. Oh ! je finirai par renouer ce fil qui se brise dans mes mains. Enfin que doit-on faire?

MONTFERRIER. Délivrer le roi de Navarre, s'emparer de votre personne.

CHARLES. Quel est votre rôle ?

MONTFERRIER. Je dois ouvrir la porte nord-est du château à des amis qui sont dans Saint-Germain.

CHARLES. Combien êtes vous ?

MONTFERRIER. Trente.

CHARLES. Rien que trente ?

MONTFERRIER. A l'endroit que j'indique.

CHARLES. Et ailleurs?

MONTFERRIER. Je l'ignore : je sais seulement qu'il sont très-nombreux.

CHARLES. Tous déguisés ?

MONTFERRIER. Presque tous. C'est ainsi qu'ils ont dû pénétrer dans le château.

CHARLES. Déguisés comme vous?

(On voit passer au fond un assez grand nombre de dominos roses.)

MONTFERRIER. Non : nous portons seuls le domino vert.

CHARLES. Quelqu'un !

L'OFFICIER. Sire !

CHARLES. Y a-t-il déjà beaucoup de monde d'arrivé?

L'OFFICIER. Les salles du bal ne peuvent contenir la foule.

CHARLES, *se levant*. Damnation ! ils sont tous ici !... comment lever maintenant ces masques? fouiller toutes ses poitrines ? sous

ces figures peintes et immobiles comment reconnaître un sourire ou une menace? (*A Montferrier.*) Il y a une heure marquée?

MONTFERRIER. On nous a dit que tout serait prêt à neuf heures.

CHARLES, *regardant la pendule*. Ah!... monsieur le colonel! ici! Les troupes sont-elles rentrées au château?

LE COLONEL. Pas encore, sire.

CHARLES. Des courriers sur tous les points, monsieur, et qu'elles reviennent ventre à terre. (*A Montferrier.*) Qui doit donner le signal? (*montrant Henri et Marguerite*) lui ou elle.

MONTFERRIER. Ni lui, ni elle.

CHARLES. Qui donc?

MONTFERRIER. Cet homme masqué qui accompagnait toujours la reine Marguerite, et qui doit se faire connaître seulement à neuf heures.

CHARLES. Ah! c'est une trame ourdie par un démon! cet homme où le trouver? où est-il? près de moi, peut-être; et quand il lèvera son poignard, je ne pourrai pas crier à l'assassin! Que tout le monde sorte!

LA MOLE. *à part*. Tout est sauvé.

CHARLES, *à l'officier, montrant Montferrier*. Que cet homme vous conduise! des gardes aux portes de cette salle!

LA MOLE, *à part*. Je viendrai les relever.

CHARLES. Et des courriers, des courriers sur toutes les routes!

LA MOLE, *à part*. Ils arriveront trop tard...

(Tous sortent. Charles parle bas à l'oreille du colonel, en lui montrant Henri.)

SCENE XII.

CHARLES, MARGUERITE, *au fond*.

MARGUERITE, *à part*. Ah! La Mole! qu'ai-je appris?

CHARLES, *d'une voix entrecoupée*. Me prendre ainsi dans leurs piéges!... Ils sont partout... autour de moi, à mes côtés, sous mes pieds, sur ma tête... comme des ombres, et prêts à frapper à la voix de cet être invisible que je ne puis saisir... Comme moi, ils comptent les minutes..... mais ils sont tranquilles..... ils rient entre eux, ils ne craignent rien.... et moi, ils m'ont arraché tout tremblant de mon lit de douleurs, et ils ont appelé la mort à leur secours... car je souffre!... et il me semble que ma vie s'en va avec chacune de mes vaines menaces.... Il mourra cependant avant moi...

MARGUERITE. Qui donc doit mourir?

CHARLES. Ah! viens ici, toi!... toi que je retrouve dans tous ces complots, et qui ne veux pas parler!... A qui donc crois-tu sauver la vie en te taisant?

MARGUERITE. Charles!

CHARLES. As-tu fait tes adieux à Henri de Navarre?

MARGUERITE. Pourquoi?

CHARLES. C'est qu'il est allé dire au bourreau ce qu'il refuse au roi...

MARGUERITE. Lui!...

CHARLES. L'ordre est donné...

MARGUERITE. Henri!...

CHARLES. N'est-ce pas lui leur chef?

MARGUERITE. Oh! non... non...

CHARLES. Mais qui?

MARGUERITE. Ce n'est pas lui.

CHARLES. Ah! tu le connais donc?...

MARGUERITE, *aux gardes*. Rappelez-le!..

CHARLES, *aux gardes*. Je ne l'ai pas dit... (*A sa sœur.*) Eh bien!

MARGUERITE. Oh! je ne pourrai jamais...

CHARLES. Tu connais le coupable, Marguerite, et tu ne veux pas sauver ton mari?...

MARGUERITE. O mon Dieu!.

CHARLES. Son nom..... ou la tête de Henri...

MARGUERITE. Ah! La Mole!...

CHARLES, *aux gardes*. La Mole et Henri de Navarre..... (*A sa sœur.*) La Mole, dis-tu!... C'était lui chez Zamet, chez Ruggieri... lui, qui t'entraînait à ces rendez-vous!..... Et tu ignorais dans quel but?...

MARGUERITE. Oh! je l'aimais... c'est là mon seul crime... Henri n'est pas coupable... on s'est servi de son nom...

CHARLES. Pour en cacher un autre... Et qui donc peut songer à porter la couronne de France?... Ah! un frère, peut-être?...

SCENE XIII.

CHARLES, MARGUERITE, D'ALENÇON, *entrant par la porte du fond.*

D'ALENÇON. S'est-on moqué de moi? Depuis hier soir, Mme de Sauve...

CHARLES. Oh! je vais le savoir!...

D'ALENÇON. Le roi!...

CHARLES, *regardant dans la galerie.* Ils reviennent! entrez dans ce cabinet!..... entrez.

D'ALENÇON. Moi!

CHARLES, *le poussant.* Entrez donc! je vous suis.

SCENE XIV.

MARGUERITE, LA MOLE, HENRI, GARDES *au fond.*

LA MOLE. Pourquoi me rappelle-t-on? Quelqu'un a parlé ici.

HENRI. Où donc est le roi?

MARGUERITE. Dans cette chambre.

HENRI. Allons! (*A La Mole.*) Asseyons-nous ici, monsieur: car il va nous faire attendre. (*Ils s'asseyent près de la fenêtre, à une table sur laquelle est un jeu d'échecs.**) Je n'ai pas voulu dire que je vous avais vu hier, cela vous eût compromis sans me sauver. Mais si je connaissais l'audacieux qui s'est ainsi servi de mon nom, ma foi! je le nommerais, car Charles est fort courroucé; il pourrait me faire un mauvais parti. Tout m'accuse: ce dépôt d'armes, les rapports de cet homme...

(Ils arrangent leur partie.)

LA MOLE. D'après ce qu'il a dit, quand neuf heures sonneront...

HENRI. Oui, mais jusque-là...

LA MOLE. Il est vrai que cette aiguille est bien lente!

HENRI, *regardant Marguerite.* D'ailleurs, il y a dans toute cette affaire des choses que je tremble d'approfondir. (*A La Mole.*) Qu'avez-vous donc?

LA MOLE. Le roi n'est pas seul?

(Ils écoutent.)

HENRI. C'est, par Dieu! la voix de d'Alençon. Je crois la reconnaître. Et vous?

LA MOLE. Moi aussi. Il est venu ici, madame?

MARGUERITE. Tout à l'heure.

LA MOLE. Et il est entré avec le roi

MARGUERITE. Oui.

HENRI, *reprenant la partie.* Diable! si on l'interroge, il avouera que vous y étiez aussi.

LA MOLE. J'en ai peur, sire. (*Moment de silence.*) Ah! j'entends la voix du roi..... Il s'emporte!..... il menace!..... plus rien.

HENRI. Notre homme dit tout. Mais vous en serez quitte à meilleur marché que moi.

LA MOLE. Peut-être.

HENRI. On ne conspire pas sous votre nom..... Je n'entends plus parler. Ah! la porte s'ouvre.

SCÈNE XV.

HENRI, LA MOLE, MARGUERITE, LE COLONEL DES SUISSES.

LE COLONEL. Monsieur de La Mole, rendez-moi votre épée, je vous arrête.

LA MOLE. Pourquoi, monsieur?

LE COLONEL. Pour avoir formé et dirigé seul un complot sous le nom du roi de Navarre.

HENRI. Lui!

LE COLONEL. Pour avoir conduit à des rendez-vous, dans plusieurs maisons et entre autres, il y a quatre jours, chez Zamet, et hier soir chez Ruggieri, la reine Marguerite.

HENRI. Monsieur de La Mole!...

LE COLONEL, *à Henri.* Vous êtes libre, sire.

HENRI, *à La Mole.* Que Dieu me veuille assez de bien pour que vous le soyez un jour!

LA MOLE. Qu'importe, sire; le bourreau se chargera de régler tous mes comptes.

(On entend sonner neuf heures. Le rappel bat au quartier des Suisses. La galerie du fond se remplit de soldats et de gentilshommes l'épée au poing.)

LE COLONEL. A cheval! à cheval, messieurs! le roi part à l'instant pour Paris.

LA MOLE. Neuf heures sonnent, monseigneur.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Rideau

* Henri, La Mole, Marguerite.

ACTE III.

Une salle du Louvre. A droite, sur le second plan, une porte conduisant dans les salles basses; à gauche, sur le second plan, une autre porte allant chez le roi; au fond, une galerie vitrée conduisant dans les appartemens du Louvre. Derrière, une seconde galerie conduisant à l'extérieur.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, *dans un fauteuil;* LE COLONEL DES SUISSES, UN OFFICIER.

LE COLONEL, *à l'officier à voix basse.* Il faudrait appeler le médecin du roi.

L'OFFICIER, *de même.* Sa majesté l'a défendu; et pourtant elle s'est trouvée si faible en sortant du tribunal, qu'elle nous a ordonné de l'asseoir ici.

LE COLONEL. Il est tems que la reine-mère revienne, car le roi est bien mal, monsieur. S'il mourait à présent, qui sait ce qui arriverait. Le duc d'Alençon est seul à la cour, et l'arrêt de M. de La Mole n'est pas signé.

L'OFFICIER. Pas encore.

LE COLONEL. Il revient à lui!

CHARLES, *d'une voix éteinte.* Eux! toujours eux! à moi! quelqu'un!

(L'officier sort par le fond.)

LE COLONEL. Sire...

CHARLES. Tenez-vous là, monsieur. Ils auront peut-être peur de vous; ils ne me craignent pas, moi.

LE COLONEL. Qui donc, sire?

CHARLES. Eh! tous ces huguenots morts avec l'amiral!... ce n'est rien... un rêve... Quel est ce jeune homme, qui, au moment où l'on a prononcé la sentence, s'est évanoui en jetant des cris?

LE COLONEL. Un frère de La Mole.

CHARLES. Un frère!... j'en ai deux!...! l'un attend ma mort avec impatience; l'autre voulait la hâter. A-t-on dressé l'échafaud dans les salles basses?

LE COLONEL. Oui, sire; votre majesté s'est fait arrêter ici; veut-elle qu'on la conduise dans ses appartemens!

CHARLES. Non, pas encore. Ces galeries du Louvre sont si sombres et si longues!.. Le roi de Navarre s'est-il présenté?

LE COLONEL. Sire, le voici.

SCENE II.

CHARLES, HENRI, L'OFFICIER, *au fond.*

HENRI. Vous m'avez fait appeler?

CHARLES. Oui... approchez.

L'OFFICIER, *à la porte du fond.* Sire....

CHARLES. Qu'y a-t-il encore?

L'OFFICIER. La reine Marguerite demande à entrer.

HENRI, Est-ce pour une entrevue que je viens ici? Je me retire.

CHARLES. Non; car je ne veux pas la voir. (*L'officier sort.*) Epargnons-lui la honte de paraître devant vous. (*Le colonel entre chez le roi.*) Vous êtes le seul, monsieur, à qui je puisse, en mourant, dire merci de ce que vous avez fait; car vous n'avez pas conspiré; et cependant, vous pouviez le faire, vous. Roi sans puissance et sans liberté, gardé à vue dans ma cour!.. C'est ma mère qui l'a voulu ainsi..... la vôtre est morte!..... vous ignorez ce que c'est que la volonté d'une mère!..... la vôtre est morte!...

HENRI. Charles, pourquoi répéter toujours: votre mère est morte?

CHARLES. Quittez la cour..... Vous êtes libre.

HENRI. Morte! votre bouche se referme après ce mot. Vous n'osez dire: morte empoisonnée, n'est-ce pas?

CHARLES. Oh! ce n'est pas moi! ce n'est pas moi!

HENRI. Mais vous le saviez... qui donc?

CHARLES. Il n'y a pas loin du château de Blois ici. Ma mère va revenir, ne l'attendez pas. Que je vous sache éloigné de la cour, vous qui auriez pu conspirer contre ma vie, et qui ne l'avez pas fait. Adieu! car je ne vous reverrai plus, n'est-ce pas?

HENRI. Charles! avez-vous encore des secrets à révéler?

(Le colonel rentre en scène.)

L'OFFICIER, *de la porte du fond.* Sire, excusez-moi : la reine Marguerite vous supplie de la recevoir. Elle a attendu à votre porte toute la nuit et tout le jour.

CHARLES, *se levant.* Le roi de Navarre pourra seul entrer dans mon appartement; vous entendez? (*A Henri.*) S'y présentera-t-il monsieur?

HENRI. Oui.

(L'officier sort.)

CHARLES. Ah! c'est bien! qu'on m'emmène. (*Le colonel s'approche et le soutient. Charles à Henri.*) N'attendez pas ma mère... adieu!

(Il sort avec peine par la porte à gauche, toujours soutenu par le colonel.)

SCENE III.

HENRI, *puis* D'ALENÇON.

HENRI, *après avoir suivi Charles des yeux.* Morte empoisonnée!.... La mère a fait le crime, et le fils l'a souffert!...

D'ALENÇON, *entrant par le fond; il est pâle et fort agité.* Il m'avait cependant bien promis la grâce de La Mole. (*Apercevant Henri.*) Eh bien! le roi?

HENRI. Mourant.

D'ALENÇON. Personne ne peut donc le voir?

HENRI. Je le verrai avant de partir.

D'ALENÇON. Vous quittez Paris?

HENRI. On me le conseille. Je vais donner mes ordres. Adieu!

(Au moment où il sort par la porte de droite, Marguerite paraît au fond. Elle est pâle et défaite, et vient s'asseoir lentement devant la porte qui conduit chez le roi.)

SCÈNE IV.

D'ALENÇON, MARGUERITE, *puis* L'OFFICIER.

D'ALENÇON, *s'asseyant dans le fauteuil qu'occupait Charles.* Charles mourant et qui se cache à tous les yeux pour ne pas tenir sa promesse!... Pauvre La Mole!... Malédiction sur moi qui t'ai trahi!..... je serais maintenant roi de France, et tu ne périrais pas! (*Apercevant Marguerite.*) Marguerite!... coupable et bien à plaindre aussi!.... Ma sœur, vous attendez en vain, notre frère ne vous recevra pas. (*A l'officier qui traverse le théâtre, un papier à la main.*) Pour qui donc ce papier, monsieur?

L'OFFICIER. Pour le roi, monseigneur.

D'ALENÇON. Ah! la sentence de La Mole, peut-être?

L'OFFICIER. Elle n'est pas signée.

D'ALENÇON. Et vous la portez à mon frère?

L'OFFICIER. Il le faut, monseigneur.

D'ALENÇON. Vous n'irez pas, monsieur.

L'OFFICIER. Que dites-vous?

D'ALENÇON. Non, monsieur, non, cet arrêt, le roi ne doit pas le signer.

L'OFFICIER. Mais, monseigneur...

(Marguerite se lève et se place immobile devant la porte qui conduit chez le roi.)

D'ALENÇON. Savez-vous bien qu'avant tout j'ai demandé la grâce de La Mole? que si mon frère ne me l'avait promise, il n'aurait rien découvert? que je n'ai parlé qu'à ce prix? Il me l'a promise, entendez-vous?... Il me l'a promise sur sa parole, et, en ne lui portant pas cette sentence, vous lui éviterez un parjure.

L'OFFICIER. Monseigneur, c'est à regret...

D'ALENÇON. Ah! monsieur, différez au moins de quelques instans.

L'OFFICIER. Je ne le puis, monseigneur... mon devoir...

D'ALENÇON. Votre devoir!... et si dans une heure le roi n'est plus, qui vous tiendra compte de ce que vous faites? moi, moi seul qui commanderai ici, car ma mère et mon frère sont absens... moi, qui demanderai compte de leur conduite à tous les assassins de La Mole, juges ou bourreaux... Que me répondrez-vous alors, vous qui aurez remis la santence?

UNE VOIX, *en-dehors.* Au secours! au secours! le roi se meurt.

MARGUERITE, *arrachant à l'officier le papier qu'il tient.* Ah! mon frère! c'est à vous qu'on l'apporte *!

L'OFFICIER. Que faites-vous, madame?

MARGUERITE. Votre roi, le voici... c'est lui, c'est le duc d'Alençon... (*A son frère.*) Mais parlez donc, à présent!... dites-lui donc que vous êtes maître ici, que dans deux minutes vous serez roi, que dans deux minutes vous ferez tomber sa tête, s'il désobéit.

* L'officier, Marguerite, d'Alençon.

D'ALENÇON. Marguerite, donnez-moi ce papier... Tenez...

(Il le déchire.)

L'OFFICIER. Monseigneur...

D'ALENÇON. La Mole, où est-il? qu'on l'amène... Vous entendez, qu'on l'amène; où est-il? *

L'OFFICIER. Ici près, dans la salle qui a servi de tribunal.

D'ALENÇON. Ah! c'est lui! (*Aux soldats qui conduisent La Mole dans la première galerie du fond.*) Arrêtez! vous me répondez tous de lui sur votre tête.

(L'officier va parler aux soldats.)

SCÈNE V.

D'ALENÇON, LA MOLE, MARGUERITE, L'OFFICIER *et les* GARDES *au fond.*

LA MOLE. Qu'est-ce donc, monseigneur?

D'ALENÇON. Viens! je te sauve.

MARGUERITE. Il peut le faire.

D'ALENÇON. On m'obéit maintenant.

MARGUERITE. Le roi est mourant.

LA MOLE. Ah!... Aujourd'hui le trône appartiendra donc au duc d'Alençon, s'il ose le prendre! Le ciel fait pour vous ce que je voulais faire, monseigneur.

D'ALENÇON. Que m'importe le trône? c'est ta vie qu'il me faut. Viens.

LA MOLE. Sauvez-la donc en maître. Avec la couronne au front, vous parlerez haut à votre tour, et ceux qui tenteront de désobéir seront des sujets rebelles.

D'ALENÇON. Mais ta vie d'abord.

LA MOLE. Sauvez-la ainsi, vous dis-je; oh! alors elle me sera chère. Allons, monseigneur! votre fortune est encore une fois dans vos mains. De tous ceux qui devaient tirer l'épée, bien peu sont arrêtés. Je n'ai nommé aucun complice. La partie n'a été que différée et vous l'avez plus belle qu'hier.

D'ALENÇON. Eh bien! que faut-il faire?

LA MOLE. Rassembler vos gentilshommes.

D'ALENÇON. Oui.

LA MOLE. Parler à la garde française.

D'ALENÇON. Elle sera à moi.

LA MOLE. Vous emparer de tous les postes du château.

* L'officier, d'Alençon, Marguerite.

D'ALENÇON. Oui.

LA MOLE. Puis, quand Charles aura cessé d'exister, vous déclarer le maître en plein parlement.

D'ALENÇON. Le sort en est jeté.

LA MOLE. Vous êtes fils de France, monseigneur, votre frère le duc d'Anjou est en Pologne, vous êtes seul ici; à vous la couronne.

D'ALENÇON, *à l'officier et aux gardes.* Allons! suivez-moi, messieurs!

SCENE VI.

MARGUERITE, D'ALENÇON, LA MOLE, LE COLONEL DES SUISSES.

LE COLONEL. La reine-mère vient d'arriver au Louvre; elle vous fait demander monseigneur.

D'ALENÇON *et* MARGUERITE. Ma mère!

LA MOLE. Eh bien!

D'ALENÇON. Malheureux! il est trop tard.

LA MOLE, *l'amenant sur le devant de la scène.* Et pourquoi? Osez la faire arrêter.

D'ALENÇON. Qui s'en chargerait?

LA MOLE. Moi!...

D'ALENÇON. Ma mère!

LA MOLE, *remontant le théâtre.* Votre mère et celui qu'elle envoie. Gardes!

D'ALENÇON. Que vas-tu faire? La Mole! non, non, je ne le veux pas.

LA MOLE, *avec dédain.* Ah! monseigneur!

MARGUERITE, *avec désespoir.* La reine-mère ici.

D'ALENÇON. Oh! je voulais le sauver d'abord.

MARGUERITE*. Et vous ne le pourrez plus maintenant qu'elle est arrivée, car il a osé attaquer les droits du duc d'Anjou et c'est un crime que Catherine ne pardonne pas.

D'ALENÇON. Mon Dieu! que faire à présent? si elle voit le roi, plus d'espoir!

MARGUERITE. Que faire? prendre le seul parti qui nous reste: aller au-devant d'elle, la retenir, et pour l'empêcher d'arriver jusqu'à cette chambre; vous jeter à ses pieds, y pleurer, vous accuser, tout lui dire. Pendant qu'elle vous écoutera,

* D'Alençon, Marguerite, La Mole.

que vous demanderez pardon pour vous, je demanderai grâce pour lui. Cette porte est fermée ; mais par cette galerie, j'entrerai. Oh ! ils ne me refuseront pas, cette fois. Je verrai mon frère... Venez, venez, à genoux tous les deux ; vous devant votre mère, moi près du lit d'un mourant. Vous la retiendrez, n'est-ce pas ?... Oh ! oui ! quelques instans.... Allez ! c'est par là qu'elle doit venir.

(Elle sort par la première galerie à gauche ; d'Alençon par la seconde à droite.)

SCENE VII.

LA MOLE, LE COLONEL DES SUISSES, SOLDATS *au fond.*

LA MOLE, *regardant sortir d'Alençon.* Et je voulais en faire un roi !... j'étais bien fou !.,.. (*Se tournant vers le colonel.*) Monsieur, vous avez reçu sans doute des ordres qui me concernent, et je suis prêt à vous obéir... Mais j'ai un frère dont je suis séparé depuis hier, et qu'une fois rentré dans ma prison, on ne me permettra plus de voir. Je n'ai trouvé que des bourreaux en bas... Vous êtes un soldat, vous, et vous comprendrez que j'ai besoin d'embrasser mon frère... Veuillez m'accorder cette faveur, monsieur.

LE COLONEL. Cet entretien ne sera pas long.

LA MOLE. Oh ! quelques instans.... puis je vous suivrai dans mon cachot, et j'espère que la reine-mère ne m'y laissera pas long-tems.(*Le colonel fait un signe à un des soldats qui sort à droite par la seconde galerie.*) Oh ! vous n'irez pas loin pour le trouver... le pauvre enfant me suit partout. (*Au colonel.*) Merci, monsieur. Votre action est vraiment noble, car vous savez que personne que moi ne vous tiendra compte de ce que vous faites.... Merci.

(Il va s'asseoir sur une chaise à gauche. Le colonel sort, après avoir donné quelques ordres au chef des gardes.)

SCENE VIII.

LA MOLE, LES SOLDATS *au fond*, RENÉ, *s'avançant lentement vers son frère, après que les soldats l'ont fouillé pour voir s'il n'a pas d'armes.*

LA MOLE, *lui tendant la main.* Bonjour, René.

RENÉ. Bonjour, frère.

LA MOLE. Comme ta main est glacée !... Ah ! oui... je comprends... toute une longue nuit d'hiver passée à la porte d'une prison... Il fait humide et froid sur les dalles du Louvre, n'est-ce pas ?... Pauvre enfant, qu'on aura repoussé sans pitié !.. à qui on n'a pas même jeté un manteau pour se couvrir !... Tu ne me réponds pas ?... Allons, René !... là... sur mes genoux... Mon père te tenait ainsi quelque tems avant de mourir... et tu lui souriais... et, trop jeune pour lui parler, tu étendais vers lui tes bras, et tu ne refusais pas de l'embrasser, lui !... (*René se jette à son cou et le tient long-tems embrassé sans lui rien dire.*) Ah ! bien ! bien ! mon bon René!.. ton silence me faisait mal... car je suis bien coupable envers toi... Notre père, en mourant, m'avait dit : « Jean, tu es le seul appui qui reste à ton frère.... fais à ton tour pour lui ce que j'ai fait pour toi... aime-le comme l'enfant de ma vieillesse... ne l'abandonne pas qu'il n'ait plus besoin de tes soins... » Je te pris dans mes bras... et le lui jurai sur sa tête et la mienne..... et voilà maintenant que je te laisse seul, et que je vais paraître devant lui sans avoir tenu ma promesse.

RENÉ. Oh ! nous te pardonnons tous deux, frère ; mais il va te revoir, et moi je te quitte...

LA MOLE. Oui, c'est affreux... Et pourtant ce bonheur que je goûte à te parler, à t'entendre, on aurait pu encore me le ravir...on aurait pu se défaire de moi dans ma prison.

RENÉ. J'ai pensé cela toute la nuit.

LA MOLE. Et alors qui aurait recueilli mes paroles ? qui se serait chargé de mes dernières volontés ?...

RENÉ. Dis-les-moi.

LA MOLE. Il le faut, puisque je n'ai d'ami que toi... puisque je ne verrai que toi... Mais auras-tu la force de les exécuter, enfant ?

RENÉ. Oui.

LA MOLE. Quelque douloureuses qu'elles puissent être !

RENÉ. Oui, frère.

LA MOLE. Tu me le promets, n'est-ce pas ?

RENÉ. Je te le promets.

LA MOLE. Merci, René ; car c'est un service pénible que je te demande, un cruel devoir que je t'impose. Ecoute donc...

J'ai trouvé en arrivant à la cour, de nobles dames qui rivalisaient d'éclat et de beauté; mais une seule attira mes regards.... et celle-là, je l'aimai de cet amour profond et vrai qui ne s'en va qu'avec la vie.... Tu sauras un jour ce que c'est qu'aimer ainsi.. mais toi, celle à qui tu consacreras ton existence sera libre.... elle ne se devra qu'à toi seul.... et si jamais on soupçonne quelqu'un d'un complot, elle ne dira pas : « C'est René qui l'a fait! »

RENÉ. Quoi ! frère ! on t'a trahi !

LA MOLE. Ne l'accuse pas!... Il y avait des devoirs à remplir, vois-tu! La pauvre femme est bien à plaindre à présent. Elle se traîne aux pieds de Charles IX, demandant une grâce qu'elle n'obtiendra point. Ne l'accuse pas! Tes paroles seraien ttrop amères ; elles corrompraient les seuls souvenirs que j'aie conservés de la vie : elle et toi ! Tout le reste s'est évanoui comme un songe. Je n'ai plus que ces deux pensées au cœur ; elle et toi ;

RENÉ. Je me tairai, frère.

LA MOLE. Oh ! c'est que je l'aimais bien : et toutes les paroles que nous sommes dites sont demeurées là ; et toutes les promesses que je lui ai faites, je les ai tenues : il en reste une. Quand nous étions tous deux seuls à nous parler d'amour, souvent elle me répétait, en passant sa main dans mes cheveux : « Promets-moi que cette tête sera toujours à mes côtés. » Et je lui répondais en riant : « Vous l'aimez trop, belle dame, pour qu'elle vous quitte jamais : non, rien ne vous en séparera, pas même la mort, je le jure. » Cette idée nous paraissait un rêve alors, car nous étions heureux et pleins d'existence, et cependant le rêve se réalise, et le moment qui semblait si loin est arrivé.

RENÉ. Oui.

LA MOLE. Écoute bien maintenant, enfant; écoute bien. Voici une lettre qui retrace ces paroles que nous prononcions sans cesse, comme si un pouvoir invisible nous les eût dictées : tu la remettras à celle que j'aime. Elle s'appelle Marguerite de Navarre.

RENÉ. Oui, frère.

LA MOLE. Puis, quand le bourreau aura rempli sa tâche, que tout le monde se sera retiré en disant : « c'est fini ; » toi, tu passeras par là, c'est la dernière volonté de ton frère, et cette chevelure qu'elle a tant aimée tu la porteras à la reine Marguerite.

RENÉ. Oui, frère.

LA MOLE. Tu le feras, n'est-ce pas? et tu me pardonneras, car c'est un cruel devoir que je t'impose! Tu le feras !.... René! René! Ah! malheureux ! je l'ai tué! enfant! reviens à toi! René !.....

(Il se lève et assied René sur le fauteuil.)

RENÉ. Oh ! ce n'est rien.... rien... Donne-moi ta lettre.

LA MOLE. Non ; cela dépasse tes forces. René! René! me pardonneras-tu ?

RENÉ. Donne-moi ta lettre, frère.

LA MOLE. Oui, ton courage est grand ; mais ce que je te demande est au-dessus de lui.

RENÉ. Donne-la-moi et meurs tranquille, car tes volontés seront exécutées.

(Il prend la lettre.)

LA MOLE, *lui serrant la main*. Oh merci ! merci ! René ! Et maintenant, comme deux hommes qui se quittent, mais pour se revoir un jour, un dernier baiser, et adieu.

(Ils s'embrassent.)

RENÉ. Adieu!

(La Mole s'arrête au fond ; René court à lui et l'embrasse encore. La Mole sort avec les gardes par la seconde galerie. — Demi-nuit à la rampe et au théâtre.)

SCENE IX.

RENÉ, *appuyé contre une colonne au fond ; puis* MARGUERITE, *venant de chez le roi par la première galerie.*

RENÉ, *les yeux fixés sur la Mole, qui s'éloigne.* Ainsi je n'ai plus rien au monde !

MARGUERITE. Refusée encore ! toujours! Il ne veut pas me voir !

RENÉ, *s'approchant.* Madame...

MARGUERITE. Seul ici ; ton frère, ton frère, où est-il ?

RENÉ. Dans son cachot ; pour peu d'instans sans doute.

MARGUERITE. Oui.... et pourtant la reine-mère n'a pas vu le roi, nous pourrions le sauver, nous en aurions le tems encore.

RÉNÉ. Tout est fini, maintenan

MARGUERITE. Non, non ! tant que le coup ne sera pas frappé. La volonté d'un seul homme suffirait pour tout arrêter. Dire qu'il y a ici, près de nous, quelqu'un qui d'un mot a le droit de faire grâce, et

ne pouvoir arriver jusqu'à lui ! ne pouvoir le lui demander, ce mot ! Cette pensée me rendra folle.

SCENE X.

MARGUERITE, RENÉ, HENRI, DEUX GENTILSHOMMES *au fond*.

HENRI, *aux gentilshommes*. Nous partons dans un quart d'heure, messieurs. Attendez moi dans cette galerie.

MARGUERITE. Ah !.... (*A René.*) Laisse-moi seule un instant ; laisse-moi, je t'en conjure.

RENÉ. Hâtez-vous, madame, car je vous apporte les derniers adieux de mon frère.

(Les gentilshommes ont disparu ; René se retire dans la galerie.)

SCENE XI.

HENRI, MARGUERITE.

MARGUERITE, *à Henri qui traverse le théâtre*. Vous allez chez le roi, monsieur.

HENRI. Oui.

MARGUERITE. Mais personne ne peut entrer dans sa chambre.

HENRI. J'y entre, moi.

MARGUERITE. Ah ! quelques paroles encore.

HENRI. Que voulez-vous ?

MARGUERITE. Un mot, pour quelqu'un qui va mourir.

HENRI. Et qui vous autorise à me le demander ? est-ce l'anneau que vous portez au doigt ? Vous n'oseriez invoquer cette promesse, madame ; car elle a été faite à une femme perdue.

MARGUERITE, *lui présentant l'anneau*. Aussi, n'est-ce que cette femme-là qui la réclame ; mais elle en demande l'exécution ; elle est en droit de l'exiger.

HENRI. De moi ?

MARGUERITE. De vous ; car, depuis cette promesse, elle vous a sauvé la vie.

HENRI. Elle ?

MARGUERITE Hier, à Saint-Germain, quand tous les soupçons étaient accumulés sur vous, quand personne ne prenait votre défense, quand le roi avait déjà ordonné de frapper. C'est elle qui pouvait se taire et qui a parlé ; elle qui a livré une tête en place de la vôtre.

HENRI. Elle !

MARGUERITE. Cette femme avait dans le cœur un amour coupable ; et pourtant elle n'a pas hésité, elle vous a préféré à lui.

HENRI. Malheureux !

MARGUERITE. Et maintenant, répétez-lui qu'elle est une femme perdue, reniez-la pour votre épouse, livrez-la sans défense au mépris de la cour ; mais ne la repoussez pas, quand elle vous dit : « Je vous ai sauvé la vie, il me faut la sienne. »

HENRI. Vous auriez dû laisser agir votre frère, madame.... j'aurais moins souffert que je ne souffre aujourd'hui, entre un roi qui s'accuse de la mort de ma mère, et une femme qui me déshonore.

MARGUERITE. Oui, vous êtes à plaindre, monsieur ; et les remords du frère et la honte de la sœur n'expieront jamais les tourmens qu'ils vous font subir. Si Charles demande grâce à son lit de mort, Marguerite devant vous garde le silence, car elle se reconnaît indigne de pardon, mais prête à exécuter tout ce qu'on lui ordonnera, si on exauce sa prière, à s'exiler de la cour, à renoncer au monde : prête à ne jamais revoir celui pour qui elle vous a outragé ; elle vous répète encore : « Je vous ai sauvé la vie, il me faut la sienne. »

HENRI, *à part*. O mon Dieu ! (*Haut.*) Ecoutez-moi, madame, c'est pour la dernière fois. Je quitte Paris : vous y resterez, vous.

MARGUERITE. Oui, monsieur.

HENRI. Vous vous souviendrez que de ce jour commence notre séparation.

MARGUERITE. Oui.

HENRI. Et vous ne chercherez jamais à me revoir.

MARGUERITE. Jamais.

HENRI. C'est bien. Adieu, madame.

MARGUERITE, *se relevant pour le suivre*. Mais à ce prix aurai-je sa grâce ?

(Henri lui fait un geste qui la retient et entre chez le roi. Ici le théâtre n'est plus éclairé que par une lampe suspendue au plafond.)

SCENE XII.

MARGUERITE, *puis* RENÉ.

MARGUERITE. Sa grâce! oh! ma vie à celui qui l'obtiendrait!.... il ne m'a rien répondu.... Parlera-t-il au roi?.... oui, car sans cela il m'eût repoussé avec plus de rigueur encore... Les minutes s'écoulent et la reine-mère va venir... retiens-la, mon bon frère! retiens-la encore! un seul espoir me reste, et à chaque bruit de pas je le sens qui m'échappe.

RENÉ. Daignerez-vous m'entendre, madame?

MARGUERITE. Ah! c'est vous René! eh bien! vous m'avez parlé de votre frère.

RENÉ, *lui remettant la lettre.* Lisez ce qu'il vous envoie.

MARGUERITE, *embrassant la lettre.* Oui.... oui.... de lui!.... (*Après avoir lu.*) Ah! cela ne sera pas!... vous n'aurez pas à remplir cet affreux devoir!

RENÉ, *indiquant la porte à droite.* Je viendrai par là, madame, et je frapperai à cette porte.

MARGUERITE. René!... vous l'ignorez, vous: on va peut-être m'accorder sa vie.

RENÉ. Je viendrai par-là, madame.

MARGUERITE. Quoi! voulez-vous me ravir jusqu'à ce dernier espoir?

RENÉ. Maintenant, il n'y a plus de pardon.

MARGUERITE. Charles peut le signer.

RENÉ. Regardez donc dans cette galerie, madame.

(On voit à travers les portes vitrées passer la reine-mère et sa suite; des pages portent devant elle des torches allumées.)

MARGUERITE. Ah! voilà la reine-mère qui va chez le roi!

RENÉ. Elle a passé près du cachot de mon frère.

MARGUERITE, *avec le plus grand abattement.* Plus rien à présent, rien à espérer. (*A René.*) C'est moi qui l'ai perdu... moi, qui l'ai tué... (*Tombant à genoux.*) Enfant! aies pitié de moi!

RENÉ, *à lui-même.* Il n'a plus que quelques instans à vivre.

MARGUERITE. René! un mot à celle qu'il a aimée!... un mot qui la console!

RENÉ. Mon frère vous a pardonné, madame. Mais moi!... vous m'avez tout ravi.

MARGUERITE. Oui, c'est vrai... toi aussi, tu dois me haïr.... Allons, relève-toi, pauvre femme que tout le monde repousse, et reste seule avec tes remords.

RENÉ. Ils vous puniront, madame; mais me rendront-ils, à moi qui ne suis pas coupable, à moi qui n'avais rien fait au ciel, me rendront-ils ce que je perds?

L'OFFICIER, *sortant de chez le roi, une lettre à la main.* Pour vous, madame.

MARGUERITE, *se tournant vers René, après avoir ouvert la lettre.* Tiens! enfant!...

RENÉ. Ah! la grâce? (*Lui baisant la main avec transport.*) Ah! madame!.... grâce! grâce!

(Il sort en courant.)

SCENE VIII.

MARGUERITE, L'OFFICIER.

MARGUERITE. Ah! (*Elle est tombée presqu'évanouie dans les bras de l'officier, qui la fait asseoir dans un fauteuil. Revenant à elle.*) La Mole! grâce... oui... grâce pour lui... merci... merci, mon frère!... Il a pardonné! n'est-ce pas? Vous étiez là!.... oui... vous avez entendu?... Il a pardonné!... C'est que cela est si doux qu'on dirait un rêve! Non... non, il est sauvé!.. sauvé, maintenant!

UNE VOIX, *dans le lointain.* Le roi est mort!... le roi est mort!... le roi est mort!...

MARGUERITE. Mort! mon frère!

LA VOIX. Vive le roi Henri III, et Catherine, régente de France!

MARGUERITE. Déjà. (*A l'officier.*) Allez dire à la reine-mère que sa fille lui demande à se retirer de la cour (*L'officier sort. On voit un gentilhomme traverser le fond du théâtre, tenant des papiers.*) Des ordres! (*Un autre gentilhomme traverse le théâtre, tenant aussi des papiers.*) De nouveaux ordres... ô mon frère! un autre pouvoir succède au tien. On ne te craint plus, maintenant; ta dernière volonté fut un pardon: sera-t-elle respectée?... (*On entend frapper trois coups à la porte de côté.*) René!... ah! la régente a commencé son règne.

(René a entr'ouvert la porte; Marguerite tombe évanouie. La toile tombe.)

FIN.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

